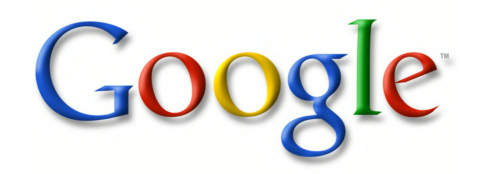






85. a. 10
Right Honorable
Lady Isabella Anne Brydges.
Elizabeth Radcliffe
1850



JEANNE

DE FRANCE.

DE L'IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE.

Izabella Anne Brydges

JEANNE
DE FRANCE,

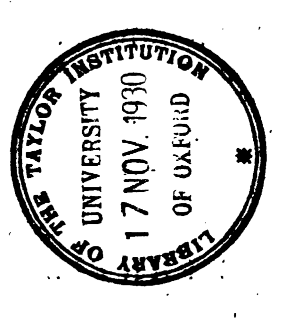
NOUVELLE HISTORIQUE,

PAR Mme. LA COMTESSE DE GENLIS.

DEUXIÈME PARTIE.

A PARIS,
Chez MARADAN, Libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 9.

1816.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY OF OXFORD
17 NOV. 1930

JEANNE DE FRANCE,

NOUVELLE HISTORIQUE.

DEUXIÈME PARTIE.

Le secret de la fuite de Louis fut gardé avec une telle fidélité, et ce mystère conduit avec tant de prudence, qu'il était entièrement ignoré lorsque Jeanne reçut le courrier de Louis, qui lui annonça qu'il avait laissé ce prince hors des frontières de France. Jeanne se rendit sur-le-champ chez le roi ; il était seul avec la régente : Jeanne, après un court préambule, informa le roi de la fuite du duc d'Orléans. A

cette nouvelle, la régente témoigna la plus vive indignation; et Jeanne reprenant la parole : Le roi, dit-elle, le jugera un jour avec moins de rigueur, quand il saura par combien de persécutions on a lassé sa patience; en attendant, madame, il peut l'entrevoir par l'animosité qui, depuis si long-temps, vous fait oublier que je suis votre sœur!...... Au reste, c'est moi qui seule ai préparé et conseillé sa fuite... — Est-ce-vous, interrompit la régente avec le ton de l'ironie la plus amère, est-ce vous qui l'avez engagé à choisir la Bretagne pour asile?... — C'était, répondit Jeanne, le pays étranger le plus près de la frontière : cette seule raison a dû diriger sa route dans le premier moment. — Il ne restera donc point à la cour de Bretagne? — Son projet, en partant, n'était pas d'y séjourner. — Je suis mieux

informée que vous; je savais, mais j'hésitais encore à le croire, que l'envoyé de Bretagne lui a fait entendre que, s'il faisait casser son mariage, il pourrait aspirer à la main de la plus belle princesse de l'Europe, Anne de Bretagne. Ce trait de la méchanceté la plus noire produisit tout l'effet qu'en attendait la haine; il perça l'âme de Jeanne. Je serai toujours prête, dit-elle, à m'immoler pour lui, et jamais il ne me sacrifiera. Vous ne pouvez désormais, madame, ni m'étonner, ni m'inquiéter par une calomnie. En disant ces paroles, elle se leva, prit congé du roi, et sortit.

La véritable sensibilité se ménage elle-même beaucoup plus qu'on ne le croit communément; sans doute elle s'exagère sans cesse tous les chagrins supportables, mais elle jette un voile épais sur les peines déchirantes et sans

remède. C'est alors qu'elle appelle l'espérance, et que naturellement elle s'entoure d'illusions. Non-seulement Jeanne n'avait jamais arrêté sa pensée sur la funeste réflexion que nul mariage ne pouvait être aussi facile à dissoudre que le sien; mais elle n'avait fait qu'entrevoir confusément cette idée, et elle l'avait toujours repoussée avec horreur. Enfin, elle venait d'entendre articuler ces terribles paroles qui se gravèrent dans son imagination, ne s'en effacèrent plus, et qui furent pour elle un arrêt irrévocable; elle envisagea en frémissant l'avenir, et elle y vit distinctement une partie de ce qui devait arriver. Anéantie par cette prévoyance, elle n'osa même pas concevoir le projet de lutter contre les événemens, et elle fixa sa destinée par le découragement de la douleur.

Tandis que cette infortunée prin-

cesse s'abandonnait toute entière aux réflexions les plus désespérantes, Louis, parvenu au terme de son voyage, arrivait à la cour de Bretagne. Les souverains reçoivent toujours avec autant de grâce que de générosité les princes fugitifs qu'ils ont appelés à leur cour; car les vicissitudes de la fortune ne leur paraissent frappantes et ne les touchent que lorsqu'elles bouleversent ces grandes destinées; ainsi, cet accueil bienveillant et ces premières démonstrations sont presque toujours sincères. Le lendemain de l'arrivée de Louis, il y eut à la cour une fête très-brillante : mais un seul objet attira l'attention de Louis; il voyait Anne de Bretagne pour la première fois. Ébloui, saisi d'admiration, il trouva cette princesse mille fois au-dessus de sa renommée. En effet, elle joignait le charme d'une

physionomie céleste à la régularité d'une beauté parfaite, et la grâce et l'élégance à la taille la plus majestueuse. Son maintien avait quelque chose d'imposant; mais cette noble réserve, produite par la pudeur, tempérée par la douceur de son regard, n'avait rien de hautain et d'impérieux; elle réprimait sans repousser.

Louis, de son côté, fixa sur lui tous les yeux; et le trouble que lui causa la vue de la princesse fut si visible, que tout le monde le remarqua.

Les jours suivans, il revit Anne, passa des soirées avec elle; il admira son esprit, ses talens, ses sentimens; il entendit conter mille traits touchans de sa bonté, et il devint éperdument amoureux. Cette nouvelle passion, la seule véritable qu'il eût jamais ressentie, bouleversa toutes ses idées et tous ses projets. Pour s'y

livrer sans contrainte et sans remords, il se répéta que Jeanne n'avait point d'amour pour lui; que, par sa volonté même, il n'avait jamais profité des droits d'un époux; que la chaîne qui les unissait n'était qu'apparente, et que le simple récit de la vérité porté à la cour de Rome leur rendrait à l'un et à l'autre leur entière liberté. Sous le prétexte de la reconnaissance, Louis s'empressa, dans ses entretiens particuliers avec le duc de Bretagne, de lui conter toute cette partie de son histoire. François II l'écouta avec un intérêt qui n'échappa point à Louis; et dont il tira le plus heureux augure. Néanmoins, malgré tous ses efforts pour écarter de son imagination d'importans scrupules, sa conscience était violemment agitée, et le souvenir de Jeanne le tourmentait et l'affligeait. Elle ne m'aime que comme une

tendre sœur, se disait-il, et l'amitié parfaite qui nous attache à jamais l'un à l'autre a-t-elle besoin du lien simulé qui semble nous unir? Et quand Jeanne elle-même a refusé de réaliser cet hymen imposteur, n'était-ce pas avec l'intention de me conserver ma liberté? Je vais lui confier le secret de cet amour qui prend sur moi tant d'empire; si j'entrevois par sa réponse, dont je peserai chaque mot, que cette passion (dont il est facile de prévoir les conséquences), l'inquiète et l'afflige, j'y renoncerai sans retour. Je n'hésiterai jamais à sacrifier mon bonheur à sa tranquillité. En effet, Louis voulut écrire cette lettre; mais il n'en eut jamais le courage, car il sentait bien que c'était en même temps déclarer le projet, ou du moins le désir de faire casser son mariage. Il écrivit à Jeanne, et ne lui parla ni de son

amour, ni d'Anne de Bretagne. Cependant la cour de France envoya à Louis l'ordre de revenir sans délai, sous peine d'être déclaré rebelle à son roi, et traité comme tel. Louis fit à cette occasion une espèce de manifeste qu'il répandit dans toute l'Europe, et qui contenait le détail des persécutions qu'il avait essuyées. En s'y plaignant avec énergie de la régence, il y protestait que sa fidélité et son attachement pour le roi seraient toujours inébranlables. A cette époque Louis était depuis deux mois en Bretagne. Peu de temps après il y vit arriver un écuyer de Jeanne, qui lui apportait des lettres, par lesquelles il apprit que tous ses biens étaient saisis, et que l'on procédait contre lui avec la dernière rigueur. Cet écuyer était chargé par Jeanne d'une double commission, celle d'observer ce qui se

passait à la cour de Bretagne, et particulièrement tout ce qui avait rapport au duc d'Orléans, afin de lui en rendre un compte fidèle. L'homme qui devait remplir cette mission ne pouvait être mieux choisi. C'était un de ces vieux serviteurs comme on en voyait souvent jadis chez les princes, et comme on en chercherait vainement aujourd'hui; il n'en existe plus depuis que toutes les idées de respect et de stricte subordination sont anéanties. Celui-ci, entièrement dévoué à sa maîtresse, faisait consister toutes les preuves d'attachement dans la plus parfaite obéissance et dans la ponctualité la plus scrupuleuse. Son profond respect ne lui permettait pas de réfléchir sur les ordres qu'il recevait, et d'en prévoir les conséquences; jamais il ne les commentait, jamais il n'en adoucissait le rapport; il ne sa-

vait que ce qu'on lui prescrivait, le reste n'était pas son affaire; dans ce cas, sa respectueuse discrétion lui interdisait l'usage de toute espèce de pénétration et de sagacité.

Lorsque cet écuyer revint à Paris, Jeanne l'interrogea en tremblant, sachant bien qu'elle allait savoir la vérité toute entière. Eh bien? dit-elle.— Votre altesse royale, répondit l'écuyer, m'ordonne-t-elle de ne lui rien cacher? — Je l'exige positivement. — Eh bien! madame, tout le monde assure que monseigneur est passionnément amoureux de la princesse de Bretagne. — Quelles preuves en a-t-on? — Dans le dernier tournoi monseigneur portait ses couleurs. — Ce n'est là que de la galanterie. Quelles sont ces couleurs? — L'aurore et le gris de lin. Dans ce même tournoi monseigneur fut légèrement blessé, et la

princesse s'évanouit... — Grand Dieu! la blessure était donc considérable? Vous me le cachez... — J'en suis incapable, madame, je le répète, ce n'était rien du tout; mais, quand la princesse vit couler le sang... — Du sang!... — Ce n'était qu'une forte écorchure; j'eus l'honneur le lendemain, de faire ma cour à monseigneur, il n'y paraissait déjà plus. — Vous êtes sûr que cet accident n'a point eu de suites? — Aucune, madame; je ne suis parti que dix jours après, et j'ai laissé monseigneur en parfaite santé. — Continuez votre récit. — Monseigneur a quitté sa devise des abeilles *; au tournoi ces mots étaient écrits sur son bouclier : *Espérance et Mystère.*

---

* Ce prince avait en effet pour devise des abeilles, et depuis, lorsqu'il fut sur le trône, sa bonté fit appliquer à cette devise ces mots touchans : *Le roi n'a point d'aiguillon.*

— Une devise de tournoi ne signifie rien. — Pardonnez-moi, madame; on l'expliquait ainsi : monseigneur a dit au duc de Bretagne (et ceci est sûr), que votre altesse royale donnerait facilement son consentement pour la dissolution de son mariage, et qu'alors il épouserait la princesse, dont il est aimé. Cependant il est certain que monseigneur a beaucoup de scrupules et qu'il n'a point fait de déclaration à la princesse, qui de son côté, mais inutilement, fait tous ses efforts pour cacher ses sentimens; car elle est très-vertueuse, et... — Il suffit, interrompit Jeanne, qui ne pouvait plus dissimuler sa douloureuse émotion : allez; je vous remercie de votre zèle et de votre sincérité. L'écuyer se retira. Jeanne était assise dans un fauteuil, vis-à-vis un grand portrait du duc d'Orléans; et levant sur ce tableau des yeux bai-

gnés de larmes : C'en est donc fait ! dit-elle, tu m'abandonnes, tu renonces à moi!... Et cependant ton cœur avait renoué le nœud funeste que tu veux rompre aujourd'hui !... Elles retentissent encore à mon oreille, ces paroles enchanteresses : *Reviens, c'est moi, c'est ton époux qui t'appelle !...* Je descendais paisiblement dans la tombe, je ne revins à la vie que pour te consacrer mon existence. Tu me trompais ! Que veux-tu que je devienne maintenant, seule, rejetée, oubliée!... Oh ! que je me trouverai déchue, abaissée, quand tu cesseras d'être mon maître, quand je ne porterai plus ce nom chéri qui faisait tout mon orgueil, toute ma gloire !... Tu m'as tout ôté, tout, jusqu'à ta confiance ! C'est par la voix publique que j'apprends tes nouveaux sentimens, tes espérances et mon sort !... Il me reste

un seul dédommagement ; du moins, je puis encore te servir !... A ces mots Jeanne essuie les pleurs dont elle est inondée ; elle se lève, prend son écritoire, et elle écrit au duc d'Orléans la lettre suivante :

« Quoi ! ce n'est plus vous qui » m'apprenez vos secrets ? je suis ré- » duite à les découvrir ! Que craignez- » vous d'une amie qui ne veut que » votre bonheur ? Je ne suis point » votre épouse ; vous êtes libre, et je » le déclarerai de toutes les manières » qui pourront vous être utiles..... Il » me serait permis peut-être de mé- » priser l'amour, que je ne connais » pas, et dont je n'ai vu pendant si » long-temps que les égaremens et » les erreurs ; mais vous n'avez pas le » droit de mépriser l'amitié : vous » vous êtes livré vous-même à ses » élans généreux, et vous savez que

» tout ce qu'elle inspire est pur et
» désintéressé. Parlez-moi donc avec
» une entière franchise, et surtout ne
» doutez jamais de mon zèle quand il
» s'agira d'exécuter vos volontés; son-
» gez combien ce respect est invio-
» lable, puisque je ne puis vous prou-
» ver ma tendresse désormais que par
» ma profonde soumission.

» Je vous autorise à montrer cette
» lettre à toutes les personnes aux-
» quelles le nom que je porte encore
» pourrait causer quelque ombrage. »

Jeanne employa plus de deux heures à écrire cette lettre si péniblement composée, et dont elle avait pesé toutes les expressions. Après l'avoir ployée et cachetée, elle la posa sur sa table, et elle regarda avec une espèce de terreur cet écrit qui achevait de décider son sort. Mille idées différentes s'offraient confusément à son imagi-

nation. L'amour lui conseillait de ne point précipiter une si funeste décision, elle entendait sans la croire cette voix timide et gémissante; mais une pensée dont rien ne pouvait la distraire, effaçait de son esprit toutes les autres; elle se répétait : il adore Anne de Bretagne, il en est aimé, cette union peut être utile à la France, je dois me sacrifier; et de ce moment elle en fit le vœu. . . . . .

La comtesse de Dunois, appelée en Bretagne par son mari, devait partir incessamment; Jeanne la chargea de cet écrit. La comtesse n'était pas en état de consoler Jeanne : elle savait elle-même, par les lettres de Dunois, que Louis était éperdument amoureux; et que chaque jour semblait ajouter à la violence de sa passion. Jeanne, en se séparant de la comtesse, éprouva un abattement inex-

primable. Adieu, chère Agnès, lui dit-elle, adieu; votre absence va m'enlever mon unique et dernière consolation. Ce triste cœur ne pourra plus désormais s'épancher. La douleur et le silence, voilà tout mon avenir. — Ah! madame, reprit la comtesse, qui peut lire dans l'impénétrable avenir, et qui pourrait ne pas espérer que vous recevrez le prix de tant de peines, de constance et de vertus? — Eh! ne sais-je pas moi-même qu'on ne guérit point d'une véritable passion, quand elle n'a rien de criminel...... Un seul mot, conforme à la vérité, pourra dissoudre ce malheureux hymen... — Ah! quand il vous vit mourante, il promit solennellement de le ratifier; et si, loin d'autoriser une odieuse rupture, vous lui rappelliez cette promesse sacrée, en lui déclarant vos sentimens secrets, l'honneur, la re-

connaissance, et la plus tendre, la plus sainte amitié, l'emporteraient facilement dans son âme sur une passion si nouvelle... — Je n'en doute pas; mais ce serait lui demander le sacrifice de son bonheur, et celui d'un intérêt important pour la France. Il aime une jeune princesse sage, vertueuse, et brillante de fraîcheur et de santé; il peut en attendre des enfans aussi beaux que leur heureuse mère, bonheur que l'héritier présomptif du trône doit désirer vivement; une princesse enfin dont l'alliance pourrait, par la suite, assurer à la France la possession d'une riche et superbe province. Et moi, que ma difformité, ma santé languissante, devaient condamner au célibat, moi pour qui l'amour est une inconcevable folie, je le priverais de tant d'avantages réunis! et, mauvaise Française, amie cruelle,

amante ridicule, je ferais son malheur, je bouleverserais ses brillantes destinées!.... et dans le moment où il est enivré de tout le charme de l'amour, je lui déclarerais une passion insensée qu'il ne pourrait partager, alors même que son cœur serait parfaitement libre!.... Ah! plutôt mourir!.... — Du moins, madame, votre piété m'assure de votre courage... — Oui, j'en aurai. Je chercherai tous les moyens de me distraire.... Je me rapprocherai davantage des infortunés; je veux m'en entourer, ne voir et n'écouter qu'eux. Oh! comme j'entendrai le langage de ceux qui souffrent! Que ne ferai-je pas pour les consoler! Et j'éprouverai sans doute que le malheur n'est jamais sans dédommagement, puisqu'il exalte la pitié..... Allez, chère Agnès; parlez-lui quelquefois de moi, peignez-moi telle que je devrais être;

calme, soumise et résignée. Qu'il ne perde pas le souvenir de sa malheureuse amie, mais qu'il le conserve sans trouble et sans remords.

Aussitôt que la comtesse fut partie, Jeanne, prenant un nom supposé, et suivie seulement d'une femme de chambre, alla visiter les prisons. Elle rendit la liberté à une foule de malheureux détenus pour dettes; elle adoucit les rigueurs de la captivité de ceux qu'elle ne put délivrer. Dans ces visites bienfaisantes, elle aperçut un jour, au bas d'un petit escalier, une porte si basse et si étroite qu'un homme n'y pouvait passer qu'avec peine, et en se courbant excessivement; elle demanda au geôlier ce que c'était que cette porte. Celle d'un cachot, répondit-il. — Un cachot! est-il habité? — Oui, depuis sept ans, et par le même homme. — Pourrais-je le voir? — Non, il est au

secret. Il n'a vu qui que ce soit depuis qu'il est ici ; je lui porte son pain et son eau tous les matins, et sans lui parler. Nulle lettre ne lui parvient ; ses proches (s'il en a) ignorent ce qu'il est devenu, et il n'a aucun moyen d'écrire. On m'a donné sur celui-là les órdres les plus rigoureux. — Et qui donc ? — Oh ! cela ne se dit pas. — Quel âge a cet infortuné ? — Il avait vingt ans quand il entra ici ; mais il a bien vieilli depuis, ses cheveux sont blancs, et il est tout courbé. — Je veux lui parler, s'écria Jeanne. Prenez cette bourse, poursuivit-elle, en la présentant an geôlier ; elle contient vingt louis : je vous en promets le double et le plus profond secret, si vous me laissez entrer dans ce cachot ; je vous réponds aussi de la discrétion de ma compagne. Songez que je ne veux

que faire une bonne action, et que je ne la gâterai pas en trahissant votre confiance.—Il est vrai, dit le geôlier, que vous êtes trop bonne pour faire du mal. Eh bien! je me fie à vous; je vous dirai tout.... Ce pauvre jeune homme est là par ordre de la régente; elle l'y fit mettre du vivant du feu roi, parce qu'elle crut qu'il avait fait une chanson satirique contre elle; mais pourtant cela ne fut pas prouvé. — Oh! s'écria Jeanne, comment peut-on avoir une âme si vindicative et si barbare!...... En disant ces paroles, elle pensait à Louis, et elle remerciait le ciel de son absence..... Chut! lui dit le geôlier, aujourd'hui elle est régente et toute-puissante!...—Conduisez-moi donc dans ce cachot, reprit Jeanne.—Allons, dit le geôlier, et souvenez-vous de vos promesses! A ces mots, il ouvrit la

petite porte; il tenait une lanterne: il entra; Jeanne et sa femme de chambre le suivirent; on descendit trente marches, on ouvrit encore une porte, et l'on se trouva dans le cachot. Jeanne alors aperçut le prisonnier assis sur une escabelle de bois, la tête penchée, les yeux baissés et les mains croisées sur sa poitrine. Jeanne, pénétrée de compassion, resta un moment immobile; ensuite, prenant la parole: Jeune infortuné, dit-elle, on vient à votre secours; vous sortirez bientôt d'ici.... — Oh! quelle voix! interrompit le prisonnier en tressaillant........, et des femmes!........Ah! je le crois, mes maux vont finir...!. — Oui... je vais vous quitter; mais dans quatre heures, lorsqu'il sera nuit, je reviendrai moi-même vous chercher. — Génie tutélaire des prisons, s'écria le jeune

homme en mettant un genou en terre, où est ma femme? — Vous êtes marié?... — Je l'étais depuis huit mois, lorsqu'on me plongea dans ce cachot... et peut-être suis-je père, car je laissai ma femme grosse de six mois..... Où est-elle ? dites-le moi, vous, envoyé du ciel, qui devez tout savoir. — Nous la chercherons et nous la trouverons. — En pourrais-je douter, quand vous le promettez !... Oh! que Dieu vous conserve à jamais ce don céleste d'adoucir et de gagner les geôliers les plus sévères, de pénétrer dans les cachots inaccessibles, et de rendre la joie aux cœurs désespérés ! Tandis qu'il parlait, Jeanne cherchait en vain sur son visage les traits de la jeunesse : en regardant son front sillonné de rides, ses cheveux blancs, sa taille voûtée, elle croyait voir un vieillard accablé d'infirmités, et elle

maudissait intérieurement la tyrannie et la cruauté, également homicides dans leurs vengeances, alors même qu'elles ne font pas couler le sang, puisque, en laissant la vie, elles en retranchent les plus belles années, et qu'elles en empoisonnent le triste reste. Cependant, le geôlier, fort inquiet de la promesse que venait de faire cette dame inconnue, allait s'y opposer, lorsque Jeanne, se penchant vers son oreille, lui dit tout bas son véritable nom. A ce nom révéré, le geôlier s'inclina profondément, en disant : J'aurais dû le deviner ! Jeanne, comblée des saintes bénédictions du malheur, sortit du cachot. Elle alla sur-le-champ chez le roi, qu'elle était sûre de trouver seul. Elle en obtint un ordre qui l'autorisait à visiter dans les prisons les malheureux détenus au secret, avec le pou-

voir de délivrer ceux qui n'y seraient ni pour homicide, ni pour crime d'état. Munie de cet ordre, Jeanne vola à la prison, où elle était attendue avec toutes les angoisses de l'inquiétude et toute l'ardeur de la plus douce espérance. Elle portait des vêtemens au prisonnier, qui s'appelait Julien. On le lui amena dans le logement du geôlier; il pouvait à peine se soutenir; il se prosterna à ses pieds. Jeanne, dont la bonté n'oubliait rien, lui fit prendre, mais avec mesure, de bons alimens; ensuite elle le fit conduire en voiture dans une chambre de son palais; et elle envoya un médecin pour examiner son état et le soigner. Une idée singulière attachait particulièrement Jeanne à ce jeune homme, qui lui avait demandé sa femme; elle se rappelait que, dans le nombre des pauvres

veuves qu'elle avait recueillies dans sa maison de charité, il en était une seule tres-jeune encore, et qui par sa profonde mélancolie l'intéressait plus que les autres. Jeanne s'était fait la loi de ne jamais questionner les infortunées auxquelles elle donnait un asile; il lui suffisait qu'elles produisissent les preuves d'une conduite irréprochable. Ainsi, elle ignorait l'histoire de cette jeune veuve; elle savait seulement que la perte de son mari l'avait plongée dans la misère, et qu'elle était mère d'un enfant de sept ans, que Jeanne avait placé dans un collége. Jeanne, sans perdre un moment, alla interroger cette femme, qui lui avoua qu'elle n'avait aucune certitude de la mort de son mari. Ces premiers mots firent palpiter de joie le cœur sensible de Jeanne. Et pourquoi, lui dit-elle,

vous êtes-vous présentée ici comme veuve? — Hélas! parce que je puis l'être, et qu'il n'est que trop vraisemblable que je le suis, et enfin parce que votre altesse royale n'admet dans cette maison que des veuves et des jeunes filles. —Et sur quel fondement croyez-vous que votre mari n'existe plus? — Il y a sept ans qu'il disparut tout à coup, sans que depuis ce temps j'aie reçu de lui la moindre nouvelle; il me laissa grosse de six mois. — Achevez; comment s'appelait-il? — Julien.— O Dieu! s'écria Jeanne avec le sentiment de la plus pure satisfaction, ô suprême consolateur! je vous remercie!...... Alors Jeanne, après quelques préparations, annonce à Julie (c'était le nom de cette femme) l'événement extraordinaire qui va lui rendre le bonheur. — Les transports de joie de cette jeune personne furent

inexprimables, et Jeanne en jouit doublement, en pensant que Julien allait bientôt les éprouver tous. Craignant que, dans l'état d'affaiblissement où il était, de si violentes émotions ne lui devinssent funestes, elle retarda cette touchante réunion; enfin, quand il eut repris un peu plus de force, elle alla remettre dans ses bras sa femme et son enfant, en lui donnant en même temps une bourse pleine d'or, et le brevet d'une pension viagère. Avec quel délice Jeanne contempla ce couple intéressant, qui ne se rappelait son infortune passée et ses souffrances que pour la bénir! Avec quel ravissement elle voyait Julien presser contre son sein cet enfant déjà en âge de lui rendre ses tendres caresses, cet enfant sensible, d'une figure charmante, et qu'il n'avait jamais vu!.... O mon enfant!

disait cet heureux père, mon cher fils, comme je t'aimerai, comme je m'occuperai de toi pour regagner les années de paternité qu'on m'a ravies !.. Durant cette scène attendrissante les pleurs de Jeanne coulèrent délicieusement, et, en sortant de cette chambre, elle se disait intérieurement que, malgré les chagrins les plus amers, les bons cœurs ne doivent jamais trouver la vie un pesant fardeau, puisque le ciel n'a créé que pour eux de si douces jouissances.. Eh! dans tous les états, qui n'a pas le pouvoir céleste de faire le bien! Pour adoucir des maux déplorables, une seule larme souvent a suffi..... Les êtres sensibles et compatissans sont des sentinelles bienfaisantes placées sur la terre pour veiller sur le malheur. Quelle que soit leur situation particulière, ils ne murmureront point, s'ils

remplissent avec zèle leur mission divine.

Les jours suivans, Jeanne acheva la visite des prisons, et elle rendit à la lumière et à leurs familles un grand nombre de victimes du despotisme, oubliées depuis long-temps dans ces affreux souterrains. Cependant de nouvelles alarmes allaient bientôt mettre le comble aux peines de Jeanne. L'envoyé de Bretagne se disposait à partir, et tout annonçait avec cette cour une rupture éclatante et prochaine.

La comtesse de Dunois, arrivée en Bretagne, remit aussitôt à Louis la lettre de la princesse. Louis la reçut avec une vive émotion, et, sans faire de questions, il alla sur-le-champ s'enfermer pour la lire. Cette lecture lui causa un profond attendrissement; mais il aimait Anne avec idolâtrie;

et, au bout de quelques minutes, il ne resta de cette lettre dans son imagination que cette phrase décisive : « *Je ne suis point votre épouse,* » *vous êtes libre, et je le déclarerai* » *de toutes les manières qui pourront* » *vous êtes utiles*........ En effet, se disait-il, jamais elle n'a eu pour moi qu'une amitié sublime comme son caractère, je ne suis pour elle qu'un frère chéri : eh! ne sera-t-elle pas toujours ma sœur et l'amie la plus révérée! La douce et vertueuse Anne, loin d'en être jalouse, partagera ma tendresse et mon admiration pour elle. Fille de roi, en quittant mon nom, elle ne perdra rien de son rang, et je ne dénoue nos liens apparens que lorsque je suis fugitif, proscrit, et qu'on m'a ravi toute ma fortune. Ainsi, pourquoi aurais-je des scrupules?.... Il raisonnait ainsi; et néan-

moins une voix, qu'il ne pouvait étouffer, murmurait au fond de son cœur; malgré les sophismes de la passion, elle se faisait entendre et lui répétait que volontairement, et même avec enthousiasme, depuis la mort de Louis XI, il avait donné sa foi à cette princesse qu'il voulait maintenant répudier, et qu'elle avait reçu ses sermens avec ravissement..... Il est vrai qu'il était persuadé qu'elle n'avait point de passion pour lui; mais il ne pouvait se dissimuler qu'elle attachait un grand prix au titre de son épouse, et qu'elle chérissait les liens qui rendaient leurs destinées inséparables; enfin elle le dégageait, et il n'eut pas la force de refuser ce sacrifice. Il montra sa lettre au duc de Bretagne, qui en parut très-satisfait, et qui lui demanda de la garder quelques jours. Louis y consentit,

certain que le duc voulait la communiquer à la princesse sa fille.

François entendait dire généralement que la santé de Charles VIII devenait chaque jour plus mauvaise, et que ce jeune prince n'avait que peu de temps à vivre : dans ce cas le duc d'Orléans devait monter sur le trône, et François voyait avec plaisir sa passion pour sa fille. L'hymen forcé de Louis pouvait être promptement dissous, et sans difficulté, puisque Jeanne n'y mettait aucun obstacle. Mais François avait quelques ménagemens à garder avec plusieurs princes étrangers qui demandaient la main d'Anne. Dans l'intention de déclarer la guerre à la France, il ne voulait pas dans ce moment s'attirer de nouveaux ennemis; ainsi il résolut de suspendre l'union d'Anne et de Louis, et de laisser aux princes étrangers

l'espoir d'une alliance qu'ils désiraient passionnément. En même temps, pour s'assurer du duc d'Orléans, et le fixer en Bretagne jusqu'à la mort du roi, il fallait le brouiller sans retour avec la cour de France; et, pour y parvenir, François entreprit de le décider à se mettre à la tête de l'armée qui allait attaquer la France. Louis rejeta d'abord cette proposition révoltante; mais François ne se rebuta point, il comptait sur l'amour et sur le ressentiment d'un jeune prince bouillant, sensible et justement irrité par la plus violente et la plus odieuse persécution. François lui répéta qu'il serait expressément dit dans le manifeste qu'il ne faisait point la guerre au roi, qu'il la déclarait uniquement à la régente, que le duc d'Orléans ne s'y engageait qu'à cette condition, pour délivrer la France d'un gouvernement

oppresseur, pour reprendre les droits qu'on n'aurait jamais dû lui ravir, droits dont il n'userait que pour se montrer le sujet le plus fidèle, le plus dévoué, et pour affermir le roi sur le trône en faisant chérir son autorité, que les violences et la tyrannie de la régente faisaient haïr. Ces discours et la promesse de la main d'Anne déterminèrent Louis; il donna sa parole, et il signa le traité peu de jours après. Il fut convenu que le mariage projeté de la princesse resterait au nombre des articles secrets jusqu'à la fin de la campagne.

Tandis qu'on rédigeait ce traité, Dunois, auquel le duc d'Orléans n'avait osé en parler, apprit cette nouvelle d'un des ministres de François, et ce fut avec autant de douleur que d'étonnement. Cet ami si fidèle et si dévoué ne dissimula point ses senti-

mens : Eh quoi ! monseigneur, dit-il à Louis, vous allez prendre les armes contre le roi ? — Dites contre la régente ; je veux tirer le roi d'une odieuse tutelle, et rendre à son trône la majesté qu'il doit avoir, en y faisant siéger avec lui la justice et la clémence... — Ce n'est point en se rendant coupable du crime de rébellion, ce n'est point en se révoltant contre son souverain qu'on peut l'éclairer. — Je veux punir mon implacable persécutrice... — Et vous allez justifier ses fureurs ! Ah ! monseigneur, songez combien il est affreux de manquer sa destinée, et, lorsqu'on est né pour la vertu, pour la véritable gloire, de se jeter en aveugle dans les sentiers du crime !... Vous n'y entrerez qu'en vous mettant vous-même un bandeau sur les yeux; mais ce bandeau tombera dès vos premiers pas dans cette route tor-

tueuse, et vous ne verrez autour de vous et en perspective, que des précipices et des humiliations!... — Dunois! des humiliations!... — Oui, monseigneur; elles sont inévitables pour les rebelles livrés aux étrangers, et surtout pour les princes. Aujourd'hui, la politique vous séduit par des promesses artificieuses, et bientôt cette même politique ne cherchera qu'à vous rabaisser.... Quel rang peut avoir chez une nation étrangère le prince qui a combattu contre son roi et son pays; quels droits oserait-il réclamer? Ceux de la sainte hospitalité? il les a perdus tous, en prenant les armes contre sa patrie... — Épargnez-moi des discours superflus; j'ai donné ma parole, elle est inviolable. — Votre parole, grand Dieu! Non, monseigneur, vous n'avez pu la donner, le roi avait reçu votre serment, ce ser-

ment sacré annule tout ce qui l'enfreindrait, et seul il est inviolable. — Ainsi donc je devrais courber la tête sous la main despotique et barbare de la femme qui m'opprime ! lui céder lâchement la victoire ! me laisser dépouiller ! — *Dépouiller !* de quoi ? de votre apanage ? que le roi vous aurait rendu. Mais il fallait n'opposer à un acharnement qui indignait l'Europe, que la fermeté, la patience et la modération... Il en est temps encore, monseigneur, l'odieux traité n'est point signé ; fuyez cette cour dangereuse, allez chercher un autre asile ; vivez-y dans une obscurité volontaire jusqu'à la fin de la régence, et n'en sortez avant que si la guerre est malheureuse ; alors montrez-vous pour voler au secours de votre souverain et des Français. Voilà le rôle fait pour vous, et l'exemple que vous de-

vez donner aux princes de votre auguste race. Combien vous vous en applaudirez, si vous montez un jour sur le trône ! car, si vous persistez dans la rébellion, comment pourriez-vous alors la punir, ou vous en plaindre?... Vos ennemis peuvent disposer de vos biens ; mais votre réputation est dans vos mains, vous seul pouvez marquer votre rang dans l'histoire !... Là s'évanouit le prestige des dignités et des pompes royales, et la place la plus élevée n'est donnée qu'à la vertu. A ces mots, Dunois, voyant Louis ébranlé, se jeta à ses pieds, et, en embrassant ses genoux, le conjura de céder à la voix de l'amitié et de sa conscience. Louis, vivement touché, fut un instant indécis ; mais le souvenir d'Anne étouffant tous ses remords : Non, non, dit-il, c'en est fait, il n'est plus temps, et, si je commets une faute, j'emploie-

tai ma vie à la réparer. — Plus vous aurez de vertus, plus l'exemple que vous allez donner sera dangereux ; il deviendra une autorité pour tous les princes mécontens.... * — Je vous le répète, je conserverai toujours l'attachement et la fidélité que je dois au roi, et je n'entreprendrais rien contre ses ministres, s'il était en âge de les choisir; mais je crois le servir en l'affranchissant de la régence actuelle; ainsi, vous devez comprendre qu'il est impossible de me dissuader. Mais vous, mon cher Dunois, qui avez une opinion si différente, retournez en France, je vous y autorise, et je vous en prie... — Non, monseigneur, je ne le puis... — Pourquoi? — Parce que je suis fermement persuadé que le

* Par la suite peut-être pour le connétable de Bourbon et le prince de Condé.

parti que vous prenez vous perdra.... — Ah ! du moins je reconnais et j'admire votre générosité ! je ne veux point en abuser.... — Ne louez point cette action, monseigneur ; loin de m'en enorgueillir, je ne sens que trop combien elle est coupable. Je sacrifie mon devoir à mon attachement pour vous : c'est une faiblesse, c'est une grande faute ; mais il m'est impossible de vous quitter, quand je prévois pour vous tous les malheurs. A ces mots, Louis, profondément touché, prit la main de Dunois, et la serra dans les siennes ; mille sentimens divers agitaient sa grande âme, et la seule amitié allait peut-être obtenir ce qu'il venait de refuser aux conseils de la sagesse, lorsqu'un message du duc de Bretagne interrompit cet entretien. Louis se rendit sur-le-champ à la cour ; il entra dans le cabinet de François ; il y signa

les articles préliminaires du traité, et le lendemain cette nouvelle fut annoncée publiquement.

Louis vit bientôt se vérifier une partie des prédictions de Dunois : tous les officiers bretons d'un grade supérieur témoignèrent ouvertement une grande répugnance à servir sous les ordres d'un prince étranger. Louis n'avait néanmoins dans l'armée qu'un vain titre d'honneur accordé seulement à son rang. Un militaire expérimenté devait le guider et faire le plan de campagne ; qu'il traça sans consulter Louis, qui s'en plaignit inutilement à François. D'un autre côté tous les courtisans, jusqu'alors pleins de respect et de déférence pour Louis, s'érigèrent en juges de sa conduite, la blâmèrent hautement en faisant un pompeux étalage des sentimens les plus patriotiques, ce qui ne coûte ja-

mais rien quand il ne s'agit que de fronder les actions des autres. On n'eut plus avec le prince qu'un respect glacial, et avec ceux qui lui étaient attachés, qu'un ton d'une légèreté qui ressemblait au mépris, et qu'une réserve presque insultante. Il fallait dévorer dans la conversation mille satires indirectes, ou qui paraissaient l'être, les louanges données aux sujets fidèles et à l'amour de la patrie. Humilié par les remords même, il fallait encore tâcher de cacher la rougeur involontaire que causaient sans cesse l'éloge et l'admiration des vertus héroïques. Louis, blessé jusqu'au fond de l'âme, ne montra que l'insouciance de l'opinion, et un redoublement de fierté; c'est la seule dignité qui reste aux coupables. Il traita avec hauteur ceux qui le traitaient froidement, il cessa avec tous d'être affable. Par

cette couduite il réprima quelques malveillans; il choqua tous les autres et se fit haïr. Ce prince, si digne d'être aimé, et qui le fut tant par la suite, eut besoin de toute la force de son caractère pour supporter cette situation; et il se disait souvent en secret que, sans l'amour, toutes les injustices et les persécutions qu'il aurait pu souffrir en France, eussent été mille fois préférables aux dégoûts et aux humiliations qu'il éprouvait en Bretagne. Mais un regard de la princesse le consolait de tout. Anne, encouragée par son père et par la lettre de Jeanne qu'elle avait lue, ne contraignait plus son penchant pour Louis; sa bouche n'en avait point encore fait l'aveu, et Louis ne le demandait pas, il l'avait reçu de tant d'autres manières! Anne le lui confirmait chaque jour avec tant de charme et de délicatesse! Eni-

vré d'amour, il oubliait tout auprès d'elle, et tant qu'il la voyait ou qu'il l'écoutait, il se croyait heureux. Un événement, aussi triste qu'inattendu, bouleversa tout à coup cette félicité fragile et trompeuse, et porta dans son âme tout le trouble affreux que peuvent causer les remords et la passion la plus violente combattue par la reconnaissance et par la générosité.

La comtesse de Dunois tomba subitement malade d'une fluxion de poitrine; tous les soins de la plus tendre affection et l'art de la médecine furent inutiles; elle succomba à la violence de la maladie, et, au bout de cinq jours de souffrances, cette femme intéressante expira dans les bras de son inconsolable époux. Le duc d'Orléans vola au secours de son ami; il l'arracha de cette fatale maison, et le conduisit chez lui. Le surlendemain,

une des femmes de la comtesse apporta à Dunois une cassette sur laquelle étaient gravés ces mots : *Lettres de madame la duchesse d'Orléans.* Dunois aussitôt la remit à Louis. La serrure de la cassette était à secret, et l'on n'avait point la clef : Louis la fit ouvrir de force ; ensuite il s'enferma dans son cabinet, avec le projet de brûler toutes ces lettres. Elles étaient déployées et rangées de manière que les dernières se trouvaient à l'ouverture de la cassette. Louis, en enlevant tout le paquet, en laissa échapper une ; et ses yeux tombant sur une ligne du milieu de la première page, il lut ces paroles : *Songez combien ce funeste secret est important et sacré ! qu'il meure avec vous.* Ces mots excitèrent la curiosité de Louis ; il s'imagina rapidement qu'il s'agissait de quelque noir complot tramé contre

lui par la régente, que Jeanne avait découvert et fait échouer, et qu'elle voulait qu'il ignorât, afin de ne pas aigrir ses ressentimens. Ce qui lui donna sur-le-champ cette idée, c'est qu'en plusieurs autres occasions Jeanne s'était conduite ainsi. Enfin, il était sûr que ce secret le regardait personnellement, puisque Jeanne y attachait une si grande importance. Il voulut donc approfondir ce mystère, et il se remit à lire cette lettre, après avoir remarqué qu'elle était datée du jour même où Jeanne lui avait écrit celle qu'il avait montrée au duc de Bretagne. Qui pourrait exprimer son saisissement et l'excès de sa surprise, lorsqu'en lisant cette lettre, adressée à la comtesse de Dunois, il découvrit le véritable secret de Jeanne, cette passion si tendre et si exaltée par la contrainte, le silence et tant de généreux sacri-

fices!...... Après avoir achevé cette lecture, Louis, saisi à la fois d'admiration et de douleur, demeura pendant quelques minutes véritablement anéanti. Ses artères et son cœur battaient avec violence; son âme était si oppressée, qu'il respirait à peine; il entrevoyait avec effroi un avenir orageux, qui ne lui présentait plus que des périls sans gloire et sans but, un amour sans espérance et des remords superflus!..... Il reprit les lettres, et machinalement il recommença à les lire; bientôt, entraîné par l'attrait de de cette lecture et soulagé par les larmes qu'elle lui faisait répandre, il continua, et les lut toutes. Durant ce temps, oubliant, comme par une espèce d'enchantement, sa situation et ses peines, il ne sentit que l'admiration que lui inspiraient tant de délicatesse, de grandeur d'âme, et un attachement si

pur, si constant et si passionné. Au milieu de sa douleur et de ses remords, il trouvait du charme à penser qu'il était l'objet d'un sentiment si héroïque; en même temps son cœur était déchiré en lisant la peinture naïve de tout ce que Jeanne avait souffert. Être incomparable! s'écria-t-il, dans la crainte de m'affliger, tu ne m'as donc jamais montré que la moitié de ta tendresse, de tes vertus, et tu me cachais toutes tes souffrances!..... Honneur de ton sexe et modèle sublime de patience, d'indulgence et de magnanimité, c'est en silence qu'il faut t'admirer: qui pourrait te louer dignement!.... Et moi, qui t'ai fait verser tant de pleurs, moi, qui viens d'accepter le sacrifice de ton bonheur, et peut-être de ta vie... moi, qui ai conçu le dessein de t'ôter mon nom et de te répudier; que suis-je donc, grand Dieu!...... un monstre d'ingra-

titude et de cruauté..... Non; non, le premier de mes devoirs est de te rendre heureuse, et de réparer tant d'injustices. Mais le puis-je, ô ciel! sans trahir l'honneur et l'amour, et sans devenir le vil séducteur de la plus touchante innocence? Je suis forcé de sacrifier une de ces deux femmes angéliques; il faut choisir entre elles une victime!..... Choix affreux, impossible, et pourtant nécessaire!..... Oh! comment sortir de cet abîme!....

Ces réflexions plongèrent ce malheureux prince dans un profond désespoir; il resta toute la matinée renfermé seul dans son cabinet, relisant les lettres de Jeanne et les inondant de larmes. Enfin il envoya chercher Dunois; il était bien sûr de trouver de la compassion dans ce cœur désolé, dont il partageait si sincèrement la douleur. Il lui fit lire

les lettres de Jeanne ; l'étonnement de Dunois fut extrême, et prouva combien la comtesse avait fidèlement gardé le secret de la princesse. Il s'affligea du fond de l'âme avec Louis, mais en soutenant la cause de Jeanne. Louis convint que la reconnaissance et une admiration si fondée devaient l'emporter sur l'amour : mais il était aimé d'Anne, il avait fait naître ce sentiment, en prenant des engagemens solennels : il l'adorait !... Malgré les instances de Dunois, il resta dans la plus pénible irrésolution. La guerre le tira de cette perplexité, il fallut partir promptement pour se rendre à l'armée ; Louis en alla prendre le commandement, et Dunois le suivit. Le prince se rendit à Saint-Aubin-du-Cormier * ; il y trouva l'armée bre-

* Ville de Bretagne, à quatre lieues de Rennes.

tonne fort mal disposée pour lui : on sait quel fut le résultat de cette malveillance. La Trémouille commandait les troupes royales; il s'avança vers Saint-Aubin, la bataille fut livrée près de cette ville ; le duc d'Orléans y montra de grands talens militaires, et la plus brillante valeur; mais il ne fut ni secondé, ni même obéi. Ne pouvant se faire entendre et rallier les troupes en désordre, et voyant la bataille perdue, il s'élança dans les rangs ennemis avec toute l'intrépidité du désespoir. Il fut enveloppé et fait prisonnier par La Trémouille ; Dunois, qui n'avait pas un seul instant quitté son malheureux prince, subit le même sort *.

La nouvelle de cette victoire des Français, portée sur-le-champ à Paris,

* Historique.

combla de joie la régente, dont cet événement assurait la vengeance et affermissait le pouvoir. Mais Jeanne eut besoin de tout son courage pour résister à tant de chagrins réunis; elle venait d'apprendre la mort de la comtesse de Dunois, elle était dans les premiers momens de la plus vive douleur, lorsqu'on lui annonça la défaite de l'armée bretonne, et la captivité du duc d'Orléans. Néanmoins, la peine qu'elle éprouva fut moins déchirante que celle qu'elle avait ressentie dans l'attente de la bataille, lorsqu'elle craignait tout pour les jours de Louis. Du moins il existait, il n'était point blessé, et la guerre était finie!... Son premier mouvement fut d'aller se jeter aux pieds du roi, pour implorer le pardon du duc d'Orléans, et pour obtenir l'exil, au lieu de la prison; mais, par les ordres de sa

cruelle sœur, elle trouva toutes les avenues du palais fermées. Le roi fut inaccessible pour elle; cette princesse n'eut même pas la possibilité de lui faire parvenir un billet. Elle rentra désespérée dans son palais; cependant, sachant que le roi se rendrait le lendemain à l'église de Notre-Dame, pour y entendre le *Te Deum* chanté en actions de grâces de la victoire, elle résolut de se trouver sur son passage, et de lui parler publiquement; et cette idée la calma un peu. Mais, au point du jour, quel fut son étonnement lorsqu'on lui déclara, à son réveil, qu'elle était prisonnière dans son palais, qu'elle n'en pouvait sortir, et qu'elle avait des gardes pour la surveiller! En vain elle voulut écrire au roi; on lui dit que ce prince ne recevrait aucune lettre d'elle. Ah! s'écria Jeanne, en fondant en larmes, ce

n'est pas lui que j'accuse de ces traitemens barbares, la main qui me porte des coups si sensibles est trop inhumaine pour qu'on puisse la méconnaître.

La régente ne s'en tint pas là; elle exila toutes les dames attachées à Jeanne, et les remplaça par ses créatures; et elle fit la même chose pour ses domestiques. Jeanne, privée de ses amies; de ses fidèles serviteurs, et de tous les moyens de se plaindre et d'obtenir quelque adoucissement à ses maux, captive dans son propre palais, livrée aux plus mortelles inquiétudes, ne fut plus entourée que d'ennemis, d'espions et de dénonciateurs. Dans cette affreuse situation, Jeanne montra toute la force et toute la grandeur de son âme et de son caractère; elle confondit ses persécuteurs par sa pieuse résignation et par une douceur

pleine de dignité. Après la plainte que lui arracha la douleur dans les premiers momens, elle ne se permit ni reproches, ni murmures; elle laissa voir une affliction constante sans faiblesse, un courage toujours égal sans ostentation : elle ne parla plus que pour répondre brièvement; mais son silence n'eut rien de dédaigneux, et ses paroles n'eurent jamais d'aigreur et d'amertume. Elle avait remis sa cause et son sort entre les mains de l'arbitre suprême; et, réfugiée dans le sein de la religion, elle pria, se soumit, et fut soutenue par une espérance sublime. Sa plus grande peine était de ne pouvoir correspondre avec le duc d'Orléans; elle ne craignit pas qu'il pût soupçonner qu'elle l'abandonnait, mais elle pensa que ce profond silence lui persuaderait peut-être qu'elle avait succombé à ses maux, et

qu'elle n'existait plus ; et son cœur se déchirait, en songeant à la douleur que devait lui causer cette triste supposition. La duchesse de Beaujeu, sachant combien Jeanne était universellement aimée, avait pris toutes les précautions possibles pour cacher une grande partie des persécutions dont cette innocente et vertueuse princesse était l'objet; mais cette justice divine qui, lorsqu'elle ne dévoile pas encore les mauvaises actions, les fait du moins soupçonner, cette Providence des opprimés veillait sur Jeanne, et, malgré l'exil ou l'emprisonnement de tous ceux qui lui étaient dévoués, malgré l'autorité sans bornes d'une tyrannie sans pudeur, le public connut promptement toutes les souffrances de Jeanne. On vit bientôt un spectacle étonnant, inattendu, qui fit pâlir la haine, et qui déconcerta la puissance malfai-

sante : une multitude de pauvres, de vieillards, de jeunes femmes portant de petits enfans dans leurs bras ; vint tout à coup entourer le palais de Jeanne, en demandant à grands cris leur mère et leur bienfaitrice. On voulut en vain les repousser, leurs pleurs et leurs gémissemens émurent le peuple qui se joignit à eux, les défendit, et dispersa les gardes du palais. Ce tumulte, et les cris mille fois répétés de *vive la duchesse d'Orléans*, devinrent si violens, que la duchesse fut obligée de se montrer sur un balcon. Sa présence excita cet enthousiasme si sincère parmi le peuple, et qu'il porte si facilement jusqu'à l'ivresse. La duchesse demanda un moment de silence, et l'obtint ; elle prit la parole, et conjura le peuple de se calmer. Vous n'avez rien à craindre, dit-elle, pour la sœur de votre souverain ; la justice et

la bonté du roi font ma sûreté ; j'en attends tout, et j'en dois tout espérer avec de la soumission, et un peu de temps et de patience. Je suis touchée jusqu'au fond du cœur des preuves de votre attachement; mais, en restant ainsi rassemblés, vous m'affligeriez et vous me nuiriez ; ne me causez pas l'effroi mortel de vous voir disperser par une force armée, à laquelle vous ne pourriez résister ! Allez, mes amis, que ma voix suffise pour vous faire rentrer dans vos foyers ; faites-y des vœux pour moi, le ciel les exaucera; il protége l'innocence, il punit la révolte. Mon vrai triomphe sera de vous persuader ; songez que le roi m'en saura gré.... A ces mots, quatre ou cinq mille voix s'écrièrent en même temps : Eh bien ! nous voulons vous obéir ; et le peuple aussitôt s'éloigna à pas précipités, en comblant la princesse de

louanges et de bénédictions..... Les pauvres restaient encore ; Jeanne les assura qu'elle veillerait sur eux, qu'ils jouiraient toujours de ses bienfaits ; ils ne lui répondirent que par des larmes, et en élevant vers elle leurs mains jointes. Jeanne pleura avec eux, leurs sanglots redoublèrent ; ils se mirent à genoux, en criant : Bénissez-nous !..— Allez en paix, dit Jeanne d'une voix entrecoupée, je ne vous oublierai jamais ; allez, mes enfans !... Ils s'éloignèrent lentement en tournant la tête pour la regarder, jusqu'au moment où Jeanne quitta le balcon, et disparut.

Cette scène touchante apprit à Madame qu'il y a aussi dans la vertu et dans la bonté une puissance que les méchans doivent ménager.

Vers le milieu de la nuit, par les ordres de la régente, on réveilla

Jeanne, et on la fit partir avec une escorte pour la terre à trente lieues de Paris, qu'elle avait habitée avec le duc d'Orléans. En saisissant les biens de ce dernier, le roi avait voulu laisser cette terre à Jeanne.

Afin de ne point produire d'effet et de ne rencontrer personne, on passa par des chemins de traverse, qui allongèrent prodigieusement la route. Il n'était pas encore jour, lorsqu'on s'arrêta dans un village pour changer de relais. Jeanne tressaillit en entendant nommer ce village : elle se rappelait que c'était une terre que possédait le comte de Dunois, et elle savait que le cercueil de la comtesse, envoyé de Bretagne par les ordres de Dunois, était déposé dans la chapelle du château. Jeanne demanda avec instance, et obtint la permission de s'arrêter quelques instans dans le château, afin d'aller prier

sur la tombe de sa malheureuse amie....
Ce château gothique était situé à l'extrémité du village; le vieux concierge fut réveillé; il se hâta d'accourir au nom de la princesse, qui lui demanda où était son maître, se flattant que peut-être il était prisonnier avec le duc d'Orléans. Hélas! madame, répondit le concierge, si je le savais, je ne serais pas ici, j'aurais été le rejoindre; je le regarderai toujours comme mon maître; mais ce château ne lui appartient plus : il est confisqué, ainsi que tous ses autres biens.... Je n'y reste que pour veiller sur le cercueil de ma maîtresse; on ne veut pas qu'elle soit enterrée dans le caveau, et l'on m'a permis d'être le gardien de son cercueil jusqu'à ce qu'on ait décidé dans quel lieu elle recevra la sépulture..... Fidèle serviteur de vos malheureux maîtres, dit

Jeanne, je vous charge de demander en mon nom que ce soit dans la terre où l'on me conduit; peut-être me permettra-t-on de donner à celle qui fut ma meilleure amie, cette triste et dernière hospitalité !... Et vous, quand je pourrai disposer d'un asile, venez me rejoindre, je trouverai une douce consolation à soigner vos vieux jours ! A ces mots, deux larmes coulèrent doucement sur les joues sillonnées du vieillard; il s'inclina profondément, et il conduisit Jeanne dans la chapelle. Jeanne voulut entrer seule dans le caveau; ses gardes et le concierge restèrent à la porte. Jeanne tremblante, oppressée et pénétrée de douleur, descendit dans l'obscurité une trentaine de marches, et se trouva dans le caveau, qui n'était éclairé que par une petite lampe suspendue à la voûte, et par un cierge prêt à finir, posé près

du cercueil, et que la main du vénérable concierge avait allumé : pieuse offrande que le vieillard renouvelait tous les soirs !.... Jeanne avance avec saisissement, elle se met à genoux à côté du cercueil ; et joignant les mains : O mon amie, dit-elle, c'est sur moi que je pleure! Eh! qui doit envier plus que moi l'inaltérable paix dont tu jouis? Du moins ton rapide passage sur la terre fut un jour serein et sans orages; tu n'as point connu l'amour !.. Ta vie paisible et pure n'a jamais été troublée par les passions ; sensible à la pitié, à l'amitié, la sagesse t'a préservée d'une dangereuse et funeste exaltation ! Ce n'est que dégagée de ses liens terrestres, ce n'est qu'aux pieds de l'Éternel et à la vue de la suprême perfection, que ton âme angélique s'est livrée aux transports de l'admiration, de l'enthousiase, met

d'un ardent amour !... Tu n'as point profané la puissance divine d'aimer sans mesure, tu la réservais pour l'immortalité ; tu n'as point eu d'idole dans ce triste séjour, tu as offert au Créateur un hommage digne de lui.... Et moi, malheureuse !..... dévouée au tourment d'aimer sans espérance, je suis entraînée vers la tombe par une passion aussi vive qu'insensée !.... Hélas !.... c'est une paille fragile qu'un feu violent consume ! Il n'en fallait pas tant pour détruire ma frêle existence !.. O ma chère Agnès ! tu n'es plus !.... Ta main secourable ne soutiendra point ton amie mourante et délaissée !.... Tu n'écouteras plus mes gémissemens ; mes pleurs ne couleront plus en liberté que dans l'asile de la mort et sur ton cercueil !.... Ah !... s'il pouvait nous réunir !... Comme elle disait ces paroles, le cierge s'étei-

gnit. Elle frissonne ; il lui semble qu'elle va exhaler son dernier soupir... Aussitôt l'image de Louis se retrace à sa pensée. C'en est fait, dit-elle, je succombe !.... Du moins, je meurs son épouse!.. A ces mots, elle tombe anéantie sur le cercueil, mais sans perdre entièrement l'usage de ses sens. Ses gardes, inquiets de ne pas la voir revenir, descendirent dans le caveau : elle se ranima en entendant du bruit ; elle s'appuya sur le bras d'un des gardes, et sortit de ce triste lieu. Elle remonta en voiture, et continua sa route.

Elle éprouva des sensations aussi douloureuses en entrant dans le château qu'elle avait habité pendant trois mois avec Louis. Là, au milieu d'une société charmante, s'étaient écoulés quelques beaux jours de sa vie. Là, Louis avait pris pour elle

une véritable et vive affection; elle avait parcouru ces vastes appartemens et ces beaux jardins accompagnée de son époux et suivie de son amie! Et maintenant, elle n'avait plus d'époux, et son amie n'existait plus!.... Ce séjour, jadis si brillant, était devenu la plus triste prison; elle y avait commandé, et, forcée d'obéir et de ployer sous un joug odieux, elle n'y était plus qu'une infortunée captive!.... Avec quel serrement de cœur elle revit sur le tertre de gazon la caisse de fleurs sur laquelle Louis avait tracé une inscription si touchante pour elle! Les vers y étaient toujours; mais le rosier était mort!... et Louis l'avait planté de sa main!... et il avait fait faire un cachet qui le représentait dans sa fraîcheur! . . . . Hélas! dit-elle, privé de soins, il a été desséché par l'orage! Ainsi, le

vent glacial de l'adversité a flétri les jours de ma jeunesse !....

Jeanne ne trouve pas dans cette solitude un seul des domestiques qu'elle y avait laissés ; en vain s'adressant aux satellites qui l'entouraient, elle renouvela ses questions sur le duc d'Orléans, elle n'obtint aucune réponse, et l'on refusa constamment de se charger des lettres qu'elle écrivait au roi. Pour remplacer les dames qu'on lui avait enlevées, on ne lui en avait donné qu'une seule, la baronne de C***, entièrement dévouée à la régente, ou, pour mieux dire, à la faveur. La baronne, avec une âme sèche et dure, un caractère plein de cupidité, n'avait jamais fait de réflexions sur les qualités bonnes ou mauvaises des princes ; elle ne s'occupait que du soin de calculer les avantages que l'on pouvait tirer de leur bienveillance.

Elle s'enflammait si naturellement pour le crédit et pour la puissance, qu'elle croyait de bonne foi aimer véritablement tous les dispensateurs des grandes places, et surtout l'autorité souveraine. En même temps, tous les gens disgraciés étaient à ses yeux des coupables qui ne méritaient ni compassion, ni miséricorde, et, dans son opinion; les plaindre était une faiblesse, et les défendre, un crime. Elle appelait attachement et fidélité des sentimens si bas; aussi s'en enorgueillissait-elle, et les professait-elle hautement. Pour se débarrasser autant qu'il était possible de sa présence et de son entretien, Jeanne déclara que, puisqu'elle ne sortait pas du château, elle voulait du moins se promener seule dans les jardins, et n'avoir pour suite que ses gardes, qui ne gênaient pas ses rêveries, puis-

qu'ils ne la suivaient qu'en marchant derrière elle à cinquante pas de distance. La baronne fit avec aigreur beaucoup d'objections ; Jeanne répondit parfaitement à toutes, et elle obtint enfin cette liberté.

Jeanne, dès le commencement et durant le temps de sa captivité, eut plus d'une fois la tentation d'essayer de gagner ses gardes, ou l'un des domestiques; mais elle n'avait point d'argent à sa disposition; et, sans ce moyen, comment espérer le succès? Jéanne sentit qu'une tentative infructueuse rendrait sa situation plus malheureuse encore, et elle résolut de n'en point faire. Ses seules consolations étaient de prier Dieu, de lire, et d'écrire tous les jours au duc d'Orléans, quoiqu'elle n'eût aucun espoir de lui faire parvenir ses lettres. Elle était si étroitement gardée, que ses

gardes la suivaient même dans les jardins, seule promenade qui lui fût permise.

Un matin, escortée comme à l'ordinaire, elle s'assit sur un banc placé contre une haute charmille ; ses gardes se tinrent debout à cinquante pas vis-à-vis d'elle, sous des arbres fruitiers ; au bout d'un quart d'heure, des jardiniers survinrent pour cueillir les fruits de ces arbres ; les gardes s'amusèrent à les aider, et, tandis qu'ils étaient occupés à ce travail, en tournant le dos à la princesse, cette dernière entend distinctement, derrière elle, une voix qui lui dit tout bas à travers la charmille : *Écoutez, et ne faites aucun signe.* Jeanne reste immobile, en prêtant une oreille attentive ; et la voix, reprenant la parole, lui dit rapidement, toujours tout bas : *Passez la main derrière vous*

sur le banc, vous trouverez une lettre importante..... Demain, à la même heure, apportez la réponse, glissez-la sur le banc, on la prendra. Jeanne, les yeux fixés sur les gardes qui ne la regardaient pas, saisit la lettre, la cache avec soin, appelle ses gardes, et rentre sur-le-champ dans le château. Aussitôt qu'elle fut seule, elle ouvre cette lettre mystérieuse avec la plus vive émotion; et elle y trouve ces mots :

« Après trois mois de soins, de
» courses et de stratagèmes, Julien
» est parvenu, sous un nom supposé,
» à se faire recevoir garçon jardinier
» dans ce château, où l'on retient pri-
» sonnière celle qui, en le retirant
» du fond d'un cachot, lui a rendu
» la liberté et le bonheur. Il adore la
» Providence qui le place ici pour

» demander et pour exécuter les or-
» dres de sa bienfaitrice; qu'elle parle,
» elle sera obéie, le zèle d'une telle
» reconnaissance fera tout entre-
» prendre et ne trouvera rien d'im-
» possible. »

Cette lettre causa à Jeanne le premier mouvement de joie qu'elle eût éprouvé depuis long-temps; elle remercia le ciel et bénit mille fois le fidèle Julien, et elle attendit le lendemain avec une vive impatience. Elle écrivit une longue lettre à Louis, et une au roi pour solliciter la permission d'aller s'enfermer avec le duc d'Orléans dans sa prison. Enfin, elle écrivit à Julien pour le conjurer de faire parvenir ces deux lettres, et surtout de revenir le plus tôt possible, pour lui donner des nouvelles de Louis. Le lendemain, à midi, elle retourna dans le jardin; elle entra

dans l'allée de charmille; elle s'assit sur le banc, et, au bout de quelques minutes, elle glissa la main derrière elle; on saisit à travers le feuillage le paquet de lettres qu'elle tenait. Un instant après, elle reprit sa promenade, heureuse de penser qu'au moins une correspondance allait enfin s'établir entre elle et le duc d'Orléans. En effet, Julien, après avoir lu le billet de Jeanne, alla trouver le maître jardinier; il en obtint, sous prétexte d'affaires de famille, un congé de deux mois, et il partit sur-le-champ pour Paris. Là, il trouva le moyen de faire remettre au roi la lettre de Jeanne; mais ce prince était trop prévenu contre elle, pour y répondre favorablement. Il était persuadé que Jeanne avait voulu exciter une sédition et une révolte parmi le peuple; c'est ainsi qu'on lui avait

conté la scène dans laquelle, au contraire, cette princesse avait apaisé l'émotion de la multitude rassemblée autour de son palais; et c'est ainsi que les rois sont trompés, et que leurs injustices apparentes ne sont souvent que des erreurs. Le roi répondit sèchement et brièvement à Jeanne; il lui refusait la permission d'aller rejoindre le duc d'Orléans; il ajoutait qu'avant de demander des grâces, elle devait s'occuper du soin de les mériter par sa conduite. Cette lettre fut envoyée directement à Jeanne, qui connut par-là que du moins Julien avait pu faire parvenir la sienne.

Julien, ayant pris toutes les informations relatives au duc d'Orléans, apprit qu'il était prisonnier dans un château fort, à soixante lieues de Paris; et il s'y rendit sans délai. Le

gouverneur de cette forteresse était un homme humain et vertueux, qui gardait avec soin son illustre prisonnier, mais qui en même temps le traitait avec tout le respect et tous les égards dus à son rang et au malheur. Julien, plein d'esprit et d'intelligence, jugea que, d'après ce caractère, il devait se confier à lui; il en obtint une audience particulière, lui rendit compte de sa mission, et lui remit la lettre de Jeanne. Le gouverneur, touché de sa franchise, promit de donner la lettre, si Louis consentait à lui en communiquer le contenu. Le lendemain, Julien fut appelé par le gouverneur qui, lui-même, le conduisit secrètement dans l'appartement du prince, qui, n'ayant pu obtenir la permission de répondre par écrit, avait demandé avec instance la faveur de s'entretenir du moins pendant

quelques instans, en présence du gouverneur, avec le messager de Jeanne. La conversation fut longue, les questions de Louis sur la princesse se multipliaient rapidement, et chaque réponse causait à Louis autant de reconnaissance pour Jeanne, que d'indignation contre la régente. Julien, interrogé sur lui-même, saisit avec empressement l'occasion de conter l'histoire de sa délivrance des prisons. Ce récit, qui achevait de faire connaître l'âme angélique de Jeanne, arracha des larmes au duc d'Orléans, et attendrit vivement le gouverneur, qui ne voulut cependant pas permettre que ce prince répondît par écrit; car l'ordre du roi le défendait expressément; mais Louis, demandant avec instances de donner à Julien un gage qui, du moins, pût prouver à Jeanne qu'il avait rempli

sa mission, le gouverneur y consentit; alors Louis lui donna l'empreinte du cachet qui représentait le rosier si cher à la princesse.

Au bout de six semaines d'absence, Julien revint au château de la princesse; il était sûr qu'elle ne manquait pas d'aller s'asseoir tous les matins sur le banc de l'allée de charmille; il y courut à l'heure convenue, elle y était; il lui remit, avec le mystère accoutumé, une longue lettre qu'il avait écrite, et qui contenait le compte le plus détaillé de tout ce qu'il avait fait particulièrement, de tout ce que lui avait dit le prince, et de la manière pleine de respect dont il était traité. Il n'oubliait pas d'assurer la princesse que, le roi étant majeur et commençant à régner par lui-même, on était généralement persuadé que le duc d'Orléans recouvrerait bientôt sa liberté;

et c'était l'opinion du gouverneur. Enfin, la lettre de Julien renfermait la précieuse empreinte du cachet, que Jeanne revit avec ravissement : Louis ne l'avait donc ni perdu, ni sacrifié, il le conservait avec soin ; le souvenir qu'il rappelait lui était donc cher encore !.... Et il avait montré à Julien la plus vive sensibilité !...... Ah ! que j'étais injuste ! s'écriait-elle, puisqu'il a toujours pour moi la même amitié ; je dois être satisfaite, et je ne puis m'affliger que de sa captivité........ Ces idées occupèrent délicieusement Jeanne tout le reste du jour ; car dans les grands malheurs on saisit avec tant d'avidité la première consolation, qu'on parvient à la regarder comme le présage et l'annonce du terme de toutes ses peines.

Le soir, Jeanne voulut se promener dans le parterre pour y contempler la

dit encore trois mois, pendant lesquels elle reprit toutes ses inquiétudes, en voyant que le roi s'obstinait à refuser toujours ses lettres, et qu'elle était gardée avec la même rigueur. Enfin, elle fit partir Julien, qui, ne devant plus revenir, lui promit de trouver quelque moyen de lui faire parvenir des nouvelles du duc d'Orléans. En même temps il la conjura de s'armer de patience ; et, lorsque le moment de recevoir une réponse serait arrivé, de s'attendre chaque jour à quelque stratagème singulier, afin de n'en point paraître surprise, et de ne pas se trahir aux yeux de ses surveillans.

Julien partit, et Jeanne, privée de ce confident si fidèle, éprouva du moins une grande consolation en pensant que le duc d'Orléans allait recevoir bientôt un énorme paquet écrit de sa main. Au bout d'un

mois, elle commença à compter les jours et les heures, et à regarder avec attention autour d'elle, dans les jardins et dans les cours qu'elle traversait quelquefois pour aller déjeuner à la laiterie du château. Elle espérait toujours rencontrer un messager déguisé, envoyé par Julien. A l'aspect d'un visage nouveau, son cœur battait avec violence; elle le regardait fixement, et plus d'une fois elle crut apercevoir de légers signes d'intelligence, et elle ne sortait d'erreur qu'avec un profond chagrin. L'automne et l'hiver s'écoulèrent ainsi; Jeanne tomba dans une sombre mélancolie: son imagination lui représenta, comme d'affreuses réalités, tous les maux qu'elle craignait; elle perdit le sommeil, et elle passait dans les larmes et les jours et les nuits. Cependant un faible rayon d'espoir lui

restait encore, et donnait toujours de l'intérêt à ses promenades.

Un matin, en traversant la cour pour se rendre à la laiterie, Jeanne aperçut à une petite porte entr'ouverte, qui donnait dans la campagne, une femme couverte de haillons qui demandait l'aumône, et dont la taille et la figure la frappèrent. Jeanne avait obtenu que, lorsqu'elle passait dans la cour, cette porte serait entr'ouverte pour les pauvres, qui pouvaient tendre la main à travers l'ouverture, mais sans passer le seuil de la porte; alors Jeanne leur envoyait ses aumônes par ses gardes : mais la femme mendiante avait franchi la limite prescrite, et les gardes la repoussèrent avec tant de brutalité qu'elle tomba dans la cour; elle se blessa à la tête; Jeanne indignée vole à son secours, elle paraissait être évanouie; et quelle fut

l'émotion de Jeanne lorsqu'en la voyant de près, elle reconnut en elle Julie, la femme de Julien !...... Jeanne ne put retenir ses pleurs, que les gardes attribuèrent à la seule pitié. Elle aide à relever cette femme qui avait toujours les yeux fermés, mais qui lui serra fortement la main. L'un des gardes apporta une chaise sur laquelle on assit la feinte mendiante ; ensuite, Jeanne ordonna au même garde d'aller chercher un verre d'eau. Lorsqu'il fut parti, l'autre garde courut vers la petite porte pour la fermer. Aussitôt qu'il eut le dos tourné : Nous sommes seules, lui dit Jeanne tout bas. A ces mots, Julie ouvre les yeux, et tire de sa manche une lettre que Jeanne saisit et met dans son sein ; en même temps la princesse ôte de son doigt un petit anneau de rubis, et le lui donne, en disant : Ceci prouvera que vous m'a-

vez vue ; partez, fidèle amie. Pour éviter les soupçons, dit Julie, je ne reparaîtrai plus. — Et ma réponse ? — Lisez la lettre..... Elle n'en put dire davantage, le garde se retournait et revenait. Jeanne pansa elle-même, avec la plus tendre reconnaissance, la tête de Julie, qui n'avait qu'une simple écorchure. Comme cette femme paraissait être une mendiante, Jeanne lui fit donner une pièce d'or, en la congédiant ; et se hâtant de retourner dans sa chambre, elle s'y enferma, ouvrit précipitamment la lettre qui était de Julien, et qui contenait ce qui suit :

« J'ai mis beaucoup de temps à
» trouver ce que je cherchais... Depuis
» huit mois, monseigneur est trans-
» féré de prisons en prisons *. Je n'ai

---

* Historique.

» pu, malgré mon zèle infatigable, par-
» venir jusqu'à lui. Il est maintenant
» dans la tour de la ville de Bour-
» ges*, sous la garde d'un concierge
» geôlier, maître souverain de cette
» prison, homme farouche et mé-
» chant... On sait que monseigneur
» éprouve les plus indignes traite-
» mens **; on ignore les détails...
» Il faut que madame écrive au roi
» pour obtenir une audience; le mo-
» ment est favorable, le roi commence
» à montrer des soupçons et de l'in-
» quiétude; le crédit des ennemis
» chancèle... Si madame peut descen-
» dre à minuit sans bruit par l'esca-
» lier dérobé dans la petite cour qui
» est derrière son appartement, et
» jeter par-dessus le mur, qui n'est

* Historique.

** Historique.

» pas haut, sa lettre au roi, cette
» lettre tombera sur le chemin de
» la forêt, elle sera ramassée ; on a
» un moyen sûr de la faire parve-
» nir directement au roi. On n'o-
» serait pas reparaître le lendemain
» pour la recevoir ; mais on peut at-
» tacher la lettre à un livre un peu
» grand, qui ne soit pas trop lourd,
» afin qu'il ne puisse blesser en tom-
» bant, la personne qui veillera par-
» delà le mur. Puisse le ciel exaucer
» les vœux de la reconnaissance, et
» délivrer promptement celle qu'une
» pitié généreuse a si souvent con-
» duite dans le fond des cachots !... »

Jeanne arrosa de pleurs cette lettre qui lui apprenait la triste situation de Louis ; mais, rassemblant toutes les forces de sa grande âme : Non, dit-elle, je ne succomberai point à cette douleur déchirante, plus cruelle mille fois que

tout ce que j'ai éprouvé jusqu'ici ! Il a besoin de moi, et je vais tout tenter, tout entreprendre pour le servir. En effet, elle ne songea plus qu'à chercher les moyens de suivre le conseil de Julien; mais elle y trouva de grandes difficultés, qui auraient paru insurmontables à toute autre. D'abord elle écrivit au roi la lettre la plus forte, la plus touchante, pour le conjurer de lui accorder une demi-heure d'audience particulière. Elle attacha cette lettre à une brochure, et elle imagina bien qu'il lui serait facile de la jeter par-dessus une muraille peu élevée. Elle se procura une clef de la porte au bas de son escalier dérobé qui donnait dans la cour; mais il fallait, pour arriver au haut de cet escalier, passer par une petite pièce, dans laquelle couchait tout habillé un vieux garde âgé de soixante-dix ans,

qui commandait tous les autres, et qui avait sur eux une entière autorité. C'était là un grand obstacle, et il ne la rebuta point. Tout le monde dans le château était couché à dix heures. Jeanne, avant onze heures, écouta attentivement à la porte de la chambre du garde; sa joie fut extrême en l'entendant ronfler; alors elle ouvre doucement la porte, elle entre sans bruit... Une petite lampe brûlait à côté de la porte de l'escalier; Jeanne, retenant sa respiration, et marchant nu-pieds, arrive heureusement auprès de cette seconde porte, qu'elle ouvre sans réveiller le garde; elle éteint la lampe, et, dans une profonde obscurité, elle descend l'escalier, tenant d'une main la lettre, et de l'autre la clef qui doit la faire entrer dans la cour; mais, comme elle la mettait dans la serrure, elle entend en frémis-

sant les aboiemens de deux gros dogues, que l'on avait, comme de coutume, lâchés dans la cour à dix heures... L'instinct de ces animaux leur faisant sentir l'approche de ceux même qu'ils ne peuvent entendre, ils s'étaient élancés avec fureur contre la porte, qu'on n'aurait pu ouvrir sans être dévoré!... Comme la chambre de Jeanne était située de manière à ne pouvoir entendre ces chiens, elle ignorait entièrement que cette cour fût gardée d'une manière si redoutable. Son étonnement égala sa douleur et son effroi... Son dessein était manqué;... elle mit la lettre dans sa poche, et ne songea plus qu'à regagner sa chambre sans être aperçue, s'il était possible. Désespérée, elle se retourne, et, toujours dans les mêmes ténèbres, elle remonte rapidement le petit escalier; elle retrouve la porte ou-

verte, elle entre en frissonnant dans la chambre du vieux garde, et malheureusement au moment où cet homme, se réveillant au bruit des aboiemens, s'élançait hors de son lit en criant : *à moi camarades, apportez de la lumière !* et en saisissant son épée nue posée à côté de lui. Dans ce mouvement, qui fut aussi brusque qu'inattendu, et au milieu de l'obscurité, il atteint Jeanne qui passait près de lui, et lui perce le bras avec la pointe de son épée: Jeanne tombe, en disant : O mon Dieu !... Le garde épouvanté reconnaît sa voix, son épée s'échappe de sa main, il reste pétrifié, croyant avoir tué la princesse... Dans cet instant on entend un grand tumulte dans le château, tout le monde se lève à la hâte, les gardes et les domestiques accourent en foule avec des flambeaux : on vit avec horreur Jeanne étendue

sur le plancher, et couverte de sang... Elle n'était point évanouie, elle tenait son mouchoir sur son bras. Deux femmes de chambre coururent à elle, et la relevèrent ; et Jeanne s'appuyant sur leurs bras et restant à la même place : J'ai voulu, dit-elle, descendre dans la cour ; ce garde, sans me reconnaître, m'a blessée ; il n'est pas coupable... Le garde, qui s'était cru perdu sans ressource, éprouva un tel enthousiasme de reconnaissance en voyant que le premier mouvement de la princesse était de le justifier, qu'il se jeta à genoux en fondant en larmes, et en s'écriant : Ah! madame, disposez de moi, que puis-je faire?... — Me délivrer, répondit Jeanne, ranimée par son action. A ces paroles on garda le silence, mais avec un air attentif et vivement ému ; et quand le peuple écoute ainsi, il

est à moitié gagné. Je ne vous demande point, poursuivit Jeanne, de favoriser une fuite : je ne veux que voir le roi mon frère, que l'on trompe, et qui serait indigné s'il savait tout ce qu'on m'a fait souffrir ici depuis un an. Il m'aime, il me regrette, je le sais; quand je lui aurai parlé un quart d'heure, il récompensera tous ceux qui m'auront obéi... — Mes camarades, interrompit le vieux garde, obéissons à la sœur de notre roi, à cette princesse qui a toujours été si bonne, si charitable... — Nous le voulons, s'écrièrent les autres gardes... —Et nous aussi, dirent les domestiques. — Je me charge de votre fortune à tous, reprit Jeanne. Faites-moi partir sur-le-champ pour Paris; conduisez-moi dans le palais du roi. Allez faire mettre des chevaux à ma voiture, ne perdons point de temps...

—Oui, oui, cria-t-on de toutes parts, vous êtes notre maîtresse; nous exécuterons toutes vos volontés: vive la duchesse d'Orléans!... A ce cri mille fois répété, la baronne de C*** accourut. Sa vue excita une huée générale; en même temps on se hâta de lui apprendre que la princesse était libre, et qu'elle allait partir. Effrayée, confondue, elle offrit humblement à Jeanne de la suivre. Non, madame, répondit Jeanne, je n'ai nul besoin de vos services. Mais rassurez-vous, je méprise et je hais la vengeance, je ne me plaindrai point de vous; et, si le roi apprend par d'autres avec quelle dureté vous m'avez traitée, j'adoucirai son indignation, et vous n'en ressentirez point les effets. En disant ces paroles, Jeanne, toujours appuyée sur ses femmes, passa dans sa chambre. On pansa son bras, dont la blessure

était légère ; mais, comme il était fort enflé, on le soutint par une écharpe. Elle changea de robe. Pendant ce temps, on enchaînait par son ordre les deux dogues lâchés dans la cour ; et dans le moment où l'horloge du château sonnait minuit, elle descendit dans cette cour, et, pour cette fois, avec assurance, escortée de ses femmes et de ses gardes, qui portaient des flambeaux. Elle était certaine que la femme de Julien attendait sur le chemin de la forêt. Elle fit ouvrir la porte, et, se plaçant sur le seuil, elle appela Julie à haute voix. Julie était à dix pas, et une surprise mêlée de crainte la rendait immobile. Venez, ma chère Julie ! s'écria la princesse ; venez, je suis libre, nous allons partir.... A ces paroles, Julie, transportée de joie, s'élance vers la princesse, en disant : Avancez-vous, Ju-

lien ! vous pouvez vous montrer. Julien accourt, déguisé aussi en pauvre. Il avait suivi sa femme pour veiller sur elle. Jeanne lui dit qu'elle va à Paris. Eh bien! madame, répond Julien, j'ai un cheval : je vous devancerai ; donnez-moi votre lettre pour le roi ; il la recevra quelques heures avant votre arrivée, et vous serez reçue sur-le-champ. Jeanne conte en peu de mots à Julien sa dernière aventure ; ensuite Julien la quitta précipitamment pour aller prendre son cheval dans une ferme voisine, où il était caché depuis trois jours.

Ce fut un étrange spectacle pour tout le château que cette femme couverte de haillons, que l'on reconnut pour la mendiante qui avait reçu l'aumône le matin, qui était si caressée par la princesse, et que l'on vit monter en voiture avec elle. Jeanne partit

à minuit et demi. Durant la route, Jeanne questionna Julie sur le moyen que Julien avait de faire parvenir sa lettre au roi. C'est un moyen très-subalterne, répondit Julie; mais il est sûr, et vous le devrez encore, madame, à votre bonté. Parmi les valets de garde-robe du roi, il en est un que madame a placé, et que le roi, par cette raison, distingue de tous les autres. Julien s'est adressé à lui, et l'a trouvé plein de reconnaissance et de zèle. Il a consenti avec joie à se charger d'une lettre, en assurant qu'il lui serait très-facile de la remettre en main propre au roi. — Belle leçon, dit Jeanne, pour ceux qui, parmi les princes, dédaignent les classes inférieures, dans lesquelles cependant on trouve des vertus si pures, parce que l'orgueil, le luxe et l'ambition ne les ont point corrompues! C'est

aux personnes de cette classe que je dois ma délivrance, et la possibilité d'adoucir et d'abréger la captivité de celui qui m'est mille fois plus cher que ma vie!...

La princesse arriva à dix heures du matin à une lieue de Paris. Elle s'arrêta dans une petite maison de campagne très-isolée, qui appartenait à Julien. Il était convenu avec ce dernier qu'elle attendrait là de ses nouvelles. Pour être incognito, elle avait ordonné à ses gens de ne pas porter leurs habits de livrée : ils étaient vêtus de gris, et ses gardes la quittèrent à quelque distance de la maison : ils allèrent se loger dans un village voisin ; elle ne retint auprès d'elle que le vieux garde qui l'avait blessée. Elle se coucha, et l'excès de la fatigue la fit dormir quelques heures.

A deux heures, Julien arriva plein

d'allégresse. On réveilla la princesse ; et on lui remit un billet du roi, qui contenait ces mots :

« Venez, ma chère sœur ; je gémis
» de tout ce que vous avez souffert ;
» on m'a cruellement trompé !.... Ve-
» nez, ma sœur, je meurs d'impatience
» de vous serrer dans mes bras !... »

Ce billet combla de joie la princesse, car elle y voyait l'assurance que la persécution contre Louis allait enfin avoir un terme. Elle s'habilla à la hâte, et partit précipitamment. Ses gens, qui avaient emporté leurs habits de livrée, les reprirent. Elle entra triomphante à Paris, suivie de son escorte, qui n'était plus qu'une garde d'honneur. Julie, vêtue décemment, était sur le devant de la voiture ; Julien à cheval courait en avant. Tout le peuple, s'attroupant sur le passage de Jeanne, exprimait son étonnement et

sa joie de la revoir, en suivant sa voiture, et en criant avec transport : *Vive notre bon roi ! vive la duchesse d'Orléans !* Ce fut au milieu d'un cortége immense et d'une ivresse universelle qu'elle arriva au palais. Dans ce moment la duchesse de Beaujeu entrait dans le cabinet du roi, qui, ne l'ayant prévenue de rien, se faisait un plaisir secret de voir l'effet que produirait sur elle l'apparition de Jeanne. La duchesse de Beaujeu trouva cinq ou six personnes avec le roi, et l'accueil froid et sévère qu'elle reçut de ce prince, lui causa la plus pénible émotion : elle imagina qu'on venait de faire au roi un rapport désavantageux contre elle, et elle examinait avec inquiétude les courtisans rassemblés autour de Charles, pour tâcher de deviner sur qui devait tomber son ressentiment, lorsque le bruit du dehors,

parvenant jusqu'à la pièce où l'on était, acheva de la troubler. Sa mauvaise conscience et la haine publique lui faisaient craindre mortellement tout ce qui ressemblait à une émeute populaire; elle ne put s'empêcher de manifester son effroi. Ce bruit, lui dit Charles avec un sourire amer, ne doit point effrayer les âmes droites et pures; car il n'exprime que l'admiration et l'amour.... Comme le roi disait ces paroles, on entend un grand mouvement dans la pièce voisine, et tout à coup les deux battans de la porte du cabinet s'ouvrent, et l'on voit paraître Jeanne faible, abattue, languissante et avec un bras en écharpe. La duchesse de Beaujeu pâlit; elle ne peut ni parler ni se mouvoir; ses forces et sa fierté l'abandonnent; elle est prête à se trouver mal.... Le roi s'élance vers Jeanne, en s'écriant: O ma sœur bien

aimée !... Il la prend dans ses bras, la presse contre son cœur, leurs pleurs coulent et se confondent..... Après quelques minutes, Charles, se retournant vers Madame, lui lance un regard plein d'indignation, et, donnant le bras à Jeanne, il sort du cabinet, et conduit Jeanne dans une autre pièce. Là, une longue et franche explication justifie également le frère et la sœur. Jeanne apprend qu'on l'avait accusée d'avoir excité des séditions pour détrôner le roi, et pour mettre à sa place le duc d'Orléans; que le roi lui avait écrit plusieurs fois, que par conséquent on avait intercepté ses lettres. Charles lui rendit compte d'une infinité d'autres calomnies; enfin il lui protesta que, malgré sa colère contre le duc d'Orléans, il n'avait jamais voulu souffrir qu'on lui fît son procès, et qu'il avait cons-

tamment ordonné qu'on le traitât dans sa prison avec tout le respect et tous les égards possibles. Jeanne, en versant un torrent de pleurs, lui dit qu'il gémissait dans la tour de Bourges sous la plus odieuse oppression.... — Eh bien, ma sœur, repartit Charles, si vous n'êtes point abusée, si ce rapport est fidèle, j'abrégerai le temps que j'avais fixé pour sa captivité, et je punirai avec la dernière rigueur les cruels auteurs de ces indignités. — Ah! mon frère, reprit Jeanne, je ne vous demanderai jamais de punir : une femme ne peut solliciter que le pardon; et ne l'obtiendrai-je pas tout entier pour l'époux de votre sœur?... — Ce que vous avez souffert, et l'état où je vous vois, me déchirent le cœur. Vous aurez toujours sur ce cœur fraternel un pouvoir que rien ne vous ôtera désormais. Je vous promets d'a-

bréger dans tous les cas la captivité du duc d'Orléans; je l'avais fixée à vingt ans.... Ne frémissez point : il est en prison depuis deux années : je vous donne ma parole qu'il sera libre avant trois. Mais, après sa révolte, ce reste de rigueur est nécessaire, et, quand vous y réfléchirez, vous trouverez vous-même que je ne puis porter la clémence plus loin. A ces mots, Jeanne poussa un profond soupir. Je vous propose, poursuivit le roi, d'aller avec vous à Bourges*, aussitôt que vous aurez pris un peu de repos... — Ah! s'écria Jeanne, je ne suis point fatiguée, je suis prête à partir; cet infortuné souffre, pourrais-je différer? — Eh bien, partons sans délai, dit le roi. A ces paroles, Jeanne jeta ses deux bras autour du cou de son frère.

* Historique.

Il fut convenu que Jeanne le quitterait seulement pour trois heures, et qu'ensuite on partirait. Elle n'oublia pas, dans cet entretien, de parler au roi de ses trois libérateurs, Julien, sa femme et le valet de garde-robe. Le roi, vivement touché de ce récit, la chargea d'annoncer à chacune de ces personnes une pension sur sa cassette, et qu'en outre il donnerait à Julien une place honorable et lucrative. Jeanne, de son côté, récompensa libéralement ses gardes et les domestiques du château.

La duchesse de Beaujeu écrivit au roi, qui ne fit aucune réponse à sa lettre et qui refusa de la voir. Le bruit de sa disgrâce, qui se répandit dès ces premiers momens avec celui du retour et de la faveur de Jeanne, lui ôta toutes ses créatures (car elle n'avait point d'amis); toute la cour se pré-

senta au palais de Jeanne, tandis que Madame, renfermée dans le sien, livrée aux plus mortelles inquiétudes, et craignant tout de l'animosité du peuple, n'osait ni sortir, ni se montrer.

Charles, n'étant quitte des affaires qu'à dix heures du soir, voulut donner cette nuit de repos à Jeanne. Il lui écrivit qu'il ne partirait qu'à six heures du matin. Le secret sur ce départ précipité fut parfaitement gardé, personne au monde ne s'en doutait; et le roi et Jeanne montèrent seuls dans une même voiture, sans qu'on eût à la cour le moindre soupçon de ce voyage, qui allait dévoiler tant de choses *. Quelle fut l'agitation de Jeanne durant toute la route! Comme elle trouvait qu'on allait lentement! comme elle pressait les postillons, et

* Historique.

comme elle calculait le chemin qu'on avait parcouru et les lieues qui restaient encore à faire !... A mesure qu'on approchait de Bourges, son impatience croissait avec son émotion. Elle allait donc revoir l'objet d'un attachement si fidèle et si passionné !... et après trois mortelles années de la plus douloureuse absence !..... Mais dans quel état allait-elle le trouver? prisonnier et persécuté ! et ne pouvant encore qu'alléger ses souffrances, et non le délivrer !... Elle était si attendrie, si oppressée, qu'il ne lui était plus possible de parler et de répondre au roi ; elle ne pouvait que presser sa main qu'elle tenait dans les siennes, et que l'inonder de pleurs..... Charles, naturellement sensible, était lui-même vivement ému.

On n'arriva à Bourges que vers le milieu de la nuit ; on alla droit à la

tour, dont les portes s'ouvrirent à l'instant au nom du roi. Ce prince y entre aussitôt, tenant le bras tremblant de Jeanne sous le sien..... Le concierge de cette prison, qui en était en même temps le geôlier, l'inflexible et cruel Guérin *, accourut à moitié vêtu; son trouble affreux et sa pâleur firent frissonner Jeanne. Où est le duc d'Orléans? demanda-t-elle. Conduisez-nous dans son appartement, dit le roi. — Sire, répond en balbutiant le geôlier, je vais aller prévenir son altesse..... Non, interrompit brusquement le roi, je vous ordonne de rester; conduisez-nous, vous dis-je....... — Sire, les ordres que j'ai reçus au nom de Votre Majesté...... — Eh bien?....... — Ces ordres étaient rigoureux........ — Vous deviez penser

* Historique.

qu'ils n'étaient pas de moi, je n'en pouvais donner de tels pour un prince de mon sang, et surtout pour mon beau-frère. — Madame la régente..... — Depuis deux ans il n'y a plus de régente; je règne, et je punirai les méchans... — Enfin, s'écria Jeanne avec la plus douloureuse terreur, où est-il?...... — Madame, par l'ordre exprès de madame la duchesse de Beaujeu, il est....... mais seulement durant les nuits..... — Eh bien?...... — Il est..... dans la prison soutérraine....., — Dans un cachot! juste ciel!...... — En disant ces paroles entrecoupées de sanglots, Jeanne se penche sur le sein de Charles, qui crut qu'elle allait expirer; mais Jeanne se ranimant aussitôt: Ah! mon frère, dit-elle, courons-le délivrer!... A ces mots, Charles, s'adressant au geôlier, lui ordonna d'un ton terrible de le conduire sans délai dans ce ca-

chot...... Ce misérable, succombant à son effroi, se jeta aux pieds de Jeanne, en répétant qu'il n'avait agi que d'après les ordres réitérés de la duchesse de Beaujeu *. On fut obligé de lui promettre la vie pour lui redonner la force de se soutenir sur ses jambes et de marcher. Deux valets de pied, portant des flambeaux, le prirent sous les bras, et l'entraînèrent en suivant le chemin qu'il indiquait d'une voix défaillante. Jeanne et le roi, escortés de tous ceux qui les avaient suivis à cheval, descendirent dans un profond souterrain... On entre dans une espèce de caverne humide et sombre, et le spectacle le plus horrible et le plus inattendu frappe les regards et rend tout le monde immobile. On voit une cage de fer, placée à l'extrémité de la

* Historique.

caverne, et, à travers les barreaux, on aperçoit Louis endormi sur une chaise de paille *. Réveillé par le bruit et par la clarté des flambeaux : Vient-on, dit-il, me délivrer de la vie ?...... — O mon ami !...., s'écrie Jeanne éperdue, en se précipitant vers la cage que l'on venait d'ouvrir. — Ange libérateur!... dit Louis en tressaillant, est-ce ta voix céleste que j'entends !... En prononçant ces paroles, il lui tendait les bras. Jeanne s'élance dans la cage, Louis se jette à genoux pour la recevoir dans ses bras. Le roi est là, dit-elle ; il vient lui-même vous retirer de cet horrible lieu : ah ! que n'y ai-je été tout le temps que vous y avez passé !.. Elle n'en put dire davantage, elle tomba évanouie sur le sein de Louis... Alors on ne vit plus qu'elle, on ne s'occupa

* Historique.

que d'elle ; l'indignation, le ressentiment, tous les autres sentimens furent suspendus ; le roi et le duc la portèrent dans le grand appartement de la tour ; on la posa sur un canapé. Elle reprit aussitôt l'usage de ses sens, et ce fut avec délice, en se trouvant entre les bras de son époux et de son frère.... Louis, sans songer d'abord à remercier le roi, fit éclater tous les sentimens que lui inspiraient la vue et la tendresse de Jeanne ; ensuite, mettant un genou en terre devant le roi : Sire, dit-il, j'atteste le ciel que j'ai toujours eu pour Votre Majesté les sentimens d'un sujet fidèle ; je n'ai fait la guerre qu'à la régente !.. Mais c'était toujours donner un pernicieux exemple, et j'ai été coupable ; ainsi, je n'ai pas le droit de me plaindre. Je ne sens plus que la bonté de votre majesté ; sa présence et celle d'une épouse si par-

faite et si chère, me dédommagent de tout ce que j'ai souffert. — Mon frère, répondit le roi en lui tendant la main, vous avez fait une grande faute ; mais elle n'est que trop expiée !... J'espère que vous ne m'avez point attribué des traitemens si barbares !... Je ne puis encore vous permettre de revenir à la cour ; mais vous serez prisonnier sur votre parole. Ma sœur partagera sa vie entre vous et moi, et vous pouvez choisir la forteresse que vous voulez habiter. — Sire, reprit Louis, je resterai ici tant qu'il plaira à votre majesté ; mais je lui demande avec la plus vive instance de faire grâce à Dunois, qui a tout fait, tout tenté pour m'empêcher de prendre part à la guerre, et qui ne m'a suivi que pour se perdre avec moi.... — Je vous accorde son pardon, dit Charles ; et remerciez-en ma sœur.... — Angélique

amie, s'écria Louis, comment pourrais-je me plaindre, quand il est dans ma destinée de vous tout devoir !.... Hélas, poursuivit-il, en me séparant de vous, j'ai tout perdu ! Mais je bénis des malheurs qui servent à mettre dans tout leur jour vos vertus sublimes ! Eh ! qu'importe d'habiter un cachot, quand vous y apparaissez ! N'apportez-vous pas avec vous des joies célestes ! Ah ! vous ne saurez jamais quelle est la douceur et le charme de l'attachement que vous m'inspirez. Oui, ce sentiment a quelque chose de divin, puisque, sans doute, c'est une reconnaissance ardente et passionnée qui forme la véritable béatitude des anges et des élus.... A ces mots, Jeanne saisit la main de Louis et celle du roi, qu'elle unit ensemble, en les serrant dans les siennes. Sire, dit-elle, en l'écoutant parler ainsi, votre cœur lui

pardonne, j'en suis sûre? — Oui, répondit Charles; de tels sentimens réparent tout. Mais sachons de lui le détail de tout ce qu'il a souffert. Alors Louis conta que, depuis huit mois qu'il était dans ce château, il avait toujours passé les journées dans un appartement convenable; mais que tous les soirs Guérin, à la tête de douze hommes armés, venait le prendre pour le conduire dans la cage de fer du souterrain *. Le misérable! s'écria le roi, il passera dans cette horrible prison le reste de ses jours...—Sire, reprit Louis, il n'a fait qu'obéir à des ordres positifs, dont j'ai lu les signatures.... La véritable barbarie n'est pas la sienne!...— Ah! mon frère, dit Jeanne, que ce jour, qui formera dans ma vie une époque à la fois et douloureuse et chère, que

* Historique.

ce jour, qui nous a réunis tous les trois, ne fasse couler que les pleurs du repentir et de la reconnaissance; qu'il n'en arrache point au désespoir !... Le roi chargea Louis du châtiment de Guérin; le prince se contenta de le chasser sur-le-champ de la prison. Louis voulut passer dans cette même tour le reste de sa détention; c'est-à-dire, de son exil; car, ainsi que le roi l'avait promis, il n'y fut prisonnier que sur sa parole, et il eut la permission d'y faire venir ses anciens serviteurs, et tous ceux qui lui étaient attachés. Le roi resta plus de cinq heures dans la prison; car il voulut conter à Louis tous les détails de la conduite admirable de Jeanne. Ensuite il partit pour retourner sur-le-champ à Paris. Aussitôt que Louis se trouva seul avec Jeanne: Enfin, s'écria-t-il, je puis donc vous parler et vous ouvrir en-

tièrement ce cœur désormais tout à vous, et qui, depuis cinq heures, contient avec tant de peine les sentimens dont il est pénétré!..... Ah! repartit Jeanne, déjà ne m'avez-vous pas dit tout ce qui pouvait satisfaire ma tendresse, et me faire oublier mes peines!..—Non, interrompit Louis en tombant à ses pieds, je ne vous ai rien dit... — Comment?... — Quel secret vous me cachiez!... Je vous chérissais, je vous admirais comme un être unique sur la terre, et je ne connaissais qu'une partie de votre héroïque générosité! De quel bonheur m'a privé votre délicatesse, et durant tant d'années! J'ignorais jusqu'où peut aller le désintéressement d'une profonde sensibilité!... Oh! combien de fois j'ai profané le nom de l'amour! Il n'est pur, il n'est parfait que dans votre âme.... Enfin, je possède les lettres que vous

avez écrites à la comtesse de Dunois ; et je les ai lues toutes....

Pendant ce discours, Jeanne immobile éprouvait une si violente émotion qu'elle était hors d'état de proférer une seule parole. Louis connaissait ses sentimens, et il lui parlait avec une expression passionnée ! Ce n'était plus un ami, mais un amant qu'elle croyait voir à ses genoux ; et, si dans cet instant elle eût pu lire dans son cœur, elle n'en aurait pas douté, car la reconnaissance, ainsi que l'amour, a son ivresse : mais la source en est si pure que, même en se dissipant, loin d'épuiser l'âme, elle y laisse une impression délicieuse qui ressemble au témoignage d'une bonne conscience. Jeanne ne resta pas longtemps dans cet enchantement.... Sa pensée dominante vient tout à coup dissiper une si douce illusion. Elle se

rappelle la passion violente de Louis pour Anne de Bretagne.... Cette idée fixe son sort. La reconnaissance de Louis peut l'adoucir et non la changer. Quoique entièrement privée d'espérance, elle sentait au fond de son cœur une joie secrète de n'avoir plus rien à dissimuler à l'objet de toutes ses affections; il allait donc la plaindre avec toute la sensibilité de son âme! L'amour même qu'il avait pour une autre, servirait à lui faire connaître la grandeur, l'étendue de ses sacrifices, et tout le prix du consentement généreux qu'elle avait donné au projet de son divorce. En même temps, craignant de se livrer au charme d'exprimer des sentimens si longtemps contenus, qui ne pouvaient être partagés, et que par cette raison elle regardait comme une faiblesse, elle était presque aussi embarrassée

que si son amour eût été répréhensible. La rougeur sur le front et les yeux baissés, elle convint d'une passion qu'elle ne pouvait plus nier, mais ce fut avec un langage timide et contraint, mille fois moins tendre que celui qu'elle avait employé jusqu'alors pour n'exprimer que l'amitié. Louis, qui l'écoutait, et qui la regardait avec un attendrissement inexprimable, au lieu de lui répondre, se lève, s'éloigne de quelques pas, s'approche d'un secrétaire, l'ouvre, en tire une petite boîte, et se rapprochant d'elle : Cette boîte, dit-il, que je n'ai pas ouverte depuis que j'ai lu vos lettres, renferme un portrait qui m'a été donné par le duc de Bretagne, et à l'insu de celle qu'il représente; je ne l'ai gardé que pour vous le sacrifier; recevez-le... et croyez que le souvenir de tout ce que vous avez fait pour

moi suffit pour effacer cette image de ma mémoire... — Je l'accepte comme un dépôt, dit Jeanne... — Ah ! reprit vivement Louis, ne parlez point ainsi, ou je la briserais à vos yeux... — Eh bien ! repartit Jeanne en tendant une main tremblante, j'y consens... A ces mots un trouble subit, inattendu, saisit Louis tout à coup; en voulant le dissimuler, il l'augmente... Il lui remet la boîte, et Jeanne le voit pâlir !... Qu'ils sont vrais et déchirans les remords de l'amour !... Louis vient de sacrifier Anne dans l'enthousiasme de l'amitié, il a cru faire une action généreuse; et maintenant il ne voit qu'Anne avec tous ses charmes, il ne pense qu'à elle, et il se trouve le plus coupable et le plus infortuné de tous les hommes !... Abattu, consterné, e cœur oppressé, les larmes dans les yeux, il tombe dans un fauteuil, sans

avoir la force d'articuler une seule parole. La malheureuse Jeanne ne pénètre que trop tout ce qui se passe dans son âme, et elle en souffre encore plus que lui! Pour ne pas mettre le comble à son cruel embarras, elle affecte un air calme; elle ne prétend pas lui cacher qu'elle voit ses regrets et sa douleur, il ne le croirait pas; mais elle pense avec raison qu'il lui saura gré de ne lui en point parler. Telle est la faiblesse que donnent les passions, elles veulent qu'on les ménage alors même qu'on n'a pas l'espoir de tromper!

Après quelques instans de silence, Jeanne, élevant doucement une voix timide et faible: Vous avez lu mes lettres, dit-elle; si vous y avez découvert un sentiment involontaire, vous y avez vu aussi une décision ferme, un dessein inébranlable, et que votre

bonheur est tout pour moi. Je ne me démentirai jamais, rien ne me fera renoncer à des résolutions qui me rendent digne de votre estime. Je suis satisfaite de la place que j'ai dans votre cœur, et je la préfère à toute autre quand je pense qu'il est impossible de me l'enlever. Maintenant que vous savez tous mes secrets, vous serez le confident de toutes mes pensées; vous connaîtrez que je suis infiniment moins à plaindre que vous ne l'imaginez; votre âme si noble et si généreuse concevra facilement que la gloire d'un dévouement extraordinaire doit adoucir toute l'amertume des plus grands sacrifices. A ces mots Jeanne se leva, et, sans attendre de réponse, elle se retira dans l'appartement qui lui était destiné. Louis anéanti n'eut pas la force de la retenir. Grand Dieu! s'écria-t-il, lorsqu'elle

fut partie, quelle est ma destinée! Oh! que je l'envie cette femme incomparable, qui n'a nourri, conservé un amour si pur et si légitime, que pour lui tout immoler, et qui trouvait son unique récompense dans un dévouement secret et sans exemple!... Elle a gémi sans doute, mais dans le sein consolateur de la religion, chaque douleur a redoublé sa force et son courage! Elle a pleuré; mais elle n'a jamais versé les larmes amères et brûlantes du remords!... Toujours ferme dans la route heureuse du devoir, tous ses sacrifices sont sublimes, et du moins, d'accord avec elle-même, elle jouit du calme délicieux d'une conscience pure!... Et moi que deviendrai-je, placé entre deux devoirs et deux sentimens également chers, également sacrés, dont la fatale opposition anéantit pour moi toutes les

vertus !... Il ne m'est plus possible de prendre un parti généreux ; je n'ai plus à choisir qu'entre l'ingratitude et le parjure !...

Ces réflexions plongèrent Louis dans un tel accablement que, malgré tous les événemens heureux de cette journée, il se trouvait plus à plaindre encore que lorsqu'il était renfermé dans la cage de fer. Mais il avait fait le sacrifice du portrait d'Anne ; c'était prendre l'engagement le plus formel de renoncer à elle. Jeanne, il est vrai, annonçait le dessein de persister dans sa conduite ; cependant, pour lui prouver sa bonne foi, Louis devait la presser avec instance de ratifier le nœud qu'il avait voulu rompre ; et comment pourrait-elle s'en défendre, quand son secret était connu ?

Jeanne, de son côté, était dans la plus violente agitation. . . . .

Aussitôt qu'elle fût renfermée dans sa chambre, elle ouvrit la boîte fatale, et jette les yeux en tremblant sur le portrait qui représentait la plus parfaite et la plus ravissante figure dont l'imagination puisse se former l'idée..... Elle le regarde avec saisissement, et bientôt ses pleurs lui en dérobent la vue !... Et son âme, dit-elle, est aussi pure, aussi belle que ce visage est enchanteur !...... Qui, moi ! j'accepterais le sacrifice du sentiment qu'elle inspire ! Non, non, me cacher, m'ensevelir dans une profonde solitude, pleurer en silence, élever vers le ciel mes regards et mes vœux.... prier pour leur bonheur ! voilà ma destinée. Je m'y soumets non-seulement sans désespoir, mais sans murmure. De quoi pourrais-je me plaindre ! il m'a sacrifié ce portrait !... Il sera heureux, il me devra

sa félicité!... Eh! n'est-il donc sur la terre que celle que peut procurer l'amour? N'ai-je pas éprouvé ces divines consolations qui répandent un baume si salutaire sur les plus douloureuses blessures de l'âme? Ah! que l'humanité peut rendre heureuse encore, surtout dans le rang où la Providence m'a placée!..... En parlant ainsi, les bras croisés sur sa poitrine et les regards fixés vers le ciel, ses larmes coulaient toujours, mais sans amertume. Elle tomba dans une profonde et longue rêverie; elle s'y retraça le passé sans y trouver une seule action condamnable; elle s'y rappela les souvenirs délicieux d'une constante bonté, elle vit dans l'avenir tout le bien qu'elle pouvait faire, et elle cessa de gémir sur son sort.

Louis craignait de la revoir; mais la sérénité parfaite de sa physionomie

et de son maintien lui rendit à lui-même un peu de calme. Il voulut lui renouveler les mêmes protestations; elle se hâta de l'interrompre : Écoutez, lui dit-elle, votre reconnaissance et votre amitié m'ont rendue l'arbitre de votre destinée; c'est un bienfait que je reçois avec ravissement, et dont vous ne pourriez maintenant me priver sans injustice. Laissez-moi donc disposer de vous. Je n'accepte ni ne refuse les sacrifices que vous voulez me faire. Mais tant que vous aurez pour l'objet le plus digne d'être aimé une passion que j'ai moi-même autorisée, et qu'elle a partagée, parce qu'elle a cru à ma parole, je ne serai pour vous qu'une sœur et qu'une amie, toujours prête à tenir mes promesses, et je veux durant tout ce temps vous conserver votre liberté toute entière. Ainsi,

n'en parlons plus. Je vous le demande, je l'exige, et j'ose dire que j'en ai le droit. Si je pensais et si j'agissais autrement, je serais méprisable à mes propres yeux ; ce mot doit vous suffire, il vous convaincra, j'en suis sûre, que ma résolution est inébranlable. Ce langage si ferme, si noble, et en même temps si sage, soulageait à la fois la conscience et le cœur de Louis ; en conservant tout le mérite de sa générosité, Louis restait libre, sans avoir l'embarras d'accepter un grand sacrifice ou d'en combattre le dessein. Il cessait d'être coupable : le temps seul et non sa volonté devait décider de son sort. Il adora l'ingénieuse bonté de Jeanne, qui avait trouvé le moyen de l'absoudre sans l'humilier et sans l'engager. De ce moment, leurs entretiens reprirent tout le charme qu'ils

avaient autrefois, avec un intérêt de plus; celui de se raconter mutuellement les traits les plus remarquables de leurs aventures durant une si longue absence.

Au milieu de cette même journée, Jeanne et Louis voulurent descendre dans le cachot pour y faire briser, en leur présence, les portes de la cage de fer, que Charles avait donné l'ordre de détruire. Louis fit assembler les prisonniers de la tour pour les rendre témoins de cette action qui les intéressait tous. Leurs acclamations exprimèrent avec véhémence la joie qu'ils éprouvaient de voir anéantir cet affreux monument de la cruauté du despotisme. Jeanne regarda ces prisonniers avec attendrissement, en pensant qu'ils avaient été les compagnons d'infortune du duc d'Orléans. Elle les interrogea, et reçut d'eux

plusieurs placets; elle écrivit à la cour en leur faveur, et elle obtint par la suite la liberté du plus grand nombre.

Le duc d'Orléans éprouva une vive satisfaction en envoyant un courrier à Dunois, pour lui annoncer que le roi lui accordait son pardon, sa liberté, et la restitution de ses biens.

Jeanne passa six semaines avec Louis; ensuite, d'après les ordres du roi, elle retourna à la cour, et ce fut le jour où Dunois vint rejoindre le prince auquel il voulait consacrer la liberté qui lui était rendue. Jeanne ne trouva point à la cour la duchesse de Beaujeu; cette dernière s'était précipitamment retirée dans sa terre de Chantelle *, lorsqu'elle avait appris, avec un effroi inexprimable, que Charles et Jeanne étaient partis en-

* Historique.

semble pour Bourges. Elle écrivit au roi les lettres les plus soumises, en rejetant tout ce qu'elle avait fait sur son zèle pour lui. Le roi répondit que rien n'excuse la barbarie, et que le véritable attachement pour les souverains ne peut porter qu'à tâcher de les faire aimer. Il ajoutait qu'il ne pouvait se résoudre à exiler de sa cour celle qui avait présidé à son éducation; qu'elle était maîtresse d'y revenir, mais qu'il exigeait qu'à l'avenir elle ne prît aucune part au gouvernement, et qu'elle ne se mêlât plus des affaires *. Tant que les ambitieux peuvent approcher les rois, ils conservent l'espérance. Madame revint : elle était en disgrâce; Jeanne alla chez elle, ne lui fit aucun reproche, et se montra en public avec

* Historique.

elle. Madame, humiliée par ces bons procédés mêmes, abandonnée de tous ses partisans, sans considération personnelle ainsi que sans crédit, abhorrée universellement des Français, dissimula sa rage et ses ressentimens, affecta une parfaite insouciance, une grande sérénité, attira du monde chez elle par des fêtes, fit assidument sa cour au roi, et se consola par la possibilité d'insinuer encore adroitement à ce prince ce qu'elle n'avait plus le droit de lui conseiller.

Cependant Jeanne, désirant depuis long-temps se préparer un dernier asile, avait obtenu du pape les permissions nécessaires pour fonder un couvent de religieuses, sous le nom *des Annonciades* *. Elle établit ce monastère à Bourges, ville qui lui était chère à plus d'un titre : le feu

* Historique.

roi son père y était né, il l'avait comblée de bienfaits, et l'on y révérait sa mémoire; enfin Louis l'habitait encore. Jeanne, consacrant à la religion la modeste couleur qu'elle portait toujours, donna à ses religieuses un habit gris, et, déclarée supérieure générale de cet ordre nouveau, elle promit aux religieuses d'aller tous les ans passer quelques semaines avec elles *. Au milieu de ces soins religieux et bienfaisans, Jeanne n'oublia pas le fidèle Julien; elle obtint pour lui un emploi considérable qui fit sa fortune; Louis en outre le combla de marques de distinction, et, pour une âme comme la sienne, c'étaient encore des bienfaits.

L'exil de Louis dura encore près d'un an, et Jeanne, en diverses fois,

* Historique.

passa plus de la moitié de ce temps avec lui. Elle devenait chaque jour si nécessaire à ce prince que, lorsqu'elle le quittait, il lui semblait qu'elle emportait avec elle toute la paix de son âme et tout le charme de sa vie. Louis croyait alors que son attachement pour elle ne pouvait se comparer à nulle autre affection. Oui, disait-il à Dunois, il est impossible, sans folie, de balancer entre deux sentimens dont l'un n'embellit qu'une seule saison de la vie, et dont l'autre peut durer sans affaiblissement jusqu'au tombeau. Quelle compagne que cette femme héroïque dans l'infortune, si courageuse au milieu des plus étonnans revers, si ingénieuse, si active pour faire le bien! Cette femme enfin toujours remplie d'indulgence pour toutes les faiblesses dont elle est exempte, et en même temps d'un commerce si doux

dans les situations paisibles, par les grâces de son esprit, sa délicatesse, sa sensibilité, et par l'égalité de son caractère, qui pourrait la remplacer auprès de moi, et qui m'aimera jamais comme elle!...

Louis parlait et pensait ainsi dans les premiers jours de chaque absence de Jeanne; mais ensuite, dans une profonde solitude et dans le désœuvrement, d'autres pensées s'offraient souvent à son imagination égarée. Le souvenir d'Anne et l'amour venaient le troubler et le replonger dans une irrésolution d'autant plus pénible que, n'étant point dans son caractère, elle n'était produite que par les combats qu'excitaient dans son cœur deux sentimens qui ne pouvaient s'accorder ensemble. Des nouvelles qu'il reçut de Bretagne, deux mois avant son départ de Bourges, augmentèrent encore

son indécision. Il avait laissé à cette cour une amie, dame de la princesse et sa confidente. Une lettre de cette amie lui parvint enfin : il vit, par ce qu'elle contenait, qu'on en avait intercepté plusieurs. On lui mandait que la princesse était toujours livrée à la plus profonde mélancolie, et que rien ne pouvait affaiblir les sentimens qu'elle conservait au fond de son cœur. Cette dernière phrase se grava ineffaçablement dans celui de Louis. Elle y ranima toute sa passion, et lui rendit tout le malheur de sa bizarre et désolante situation.

Louis sortit enfin de la tour; il quitta Bourges, et partit avec Jeanne et Dunois pour Paris, où il n'arriva que la nuit, afin d'éviter les scènes publiques d'enthousiasme que sa présence inopinée n'aurait pas manqué de produire. Les hommes en

petit nombre sont communément égoïstes; mais en grandes masses ils se plaisent à s'enivrer d'admiration et d'amour, ils ont besoin d'un culte : voilà partout le fond de la nature humaine, que représente toujours la multitude. L'homme est donc créé pour aimer et pour reconnaître et révérer une puissance suprême. Heureux quand il ne profane ni ses hommages ni l'enthousiasme!

Le duc d'Orléans, malgré les précautions de la prudence et de la modestie, ne put se dérober à l'empressement des Parisiens. Aussitôt qu'on apprit son retour, le peuple entoura son palais, en investit les portes, l'attendit avec une impatience tumultueuse, et l'accueillit avec transport lorsqu'il le vit paraître.

Le roi reçut Louis avec cette affabilité si touchante dans les princes,

cette bonté délicate et généreuse qui n'a pas l'air d'accorder un pardon, mais qui semble avoir entièrement oublié la faute. La duchesse de Beaujeu comprit que, dans cette occasion, l'artifice n'en imposerait à personne, et que le meilleur maintien qu'elle pût avoir avec le duc d'Orléans, était celui de la sécheresse et de la fierté : c'est ainsi que les méchans spirituels se donnent quelquefois l'air de la franchise, quand la fausseté, loin de leur être utile, ne paraîtrait à tous les yeux que de la bassesse. La duchesse, sans avoir regagné du crédit, avait repris quelque chose de son ancien ascendant sur le roi. Charles n'était plus embarrassé avec elle : il la voyait tous les jours, et avec les princes l'aisance et l'assiduité dans le commerce intime entraînent toujours une sorte de confiance ; la tenacité qu'ils auto-

risent est une espèce de faveur, et peut-être auprès d'eux la plus utile.

Depuis long-temps la duchesse, seulement par insinuations, avait inspiré à Charles le désir d'épouser Anne de Bretagne : le prince, qui ne se doutait pas qu'elle le lui eût conseillé mille fois, lui confia un jour qu'il était décidé à préférer cette princesse à toutes celles qu'on lui proposait d'ailleurs pour épouse. A ces mots, Madame affecta la plus grande surprise; en même temps, elle parut interdite et garda le silence. Charles la pressant de répondre : Eh quoi! dit-elle, ignorez-vous que le duc d'Orléans, séduit par les artifices du duc de Bretagne, n'a persisté dans sa révolte que par l'espoir d'épouser Anne en répudiant ma sœur?... — Eh! que m'importe? répliqua le roi. — Mais, reprit Madame, cette passion dure

encore, et la princesse l'a partagée... — Partagée!.... Je n'en crois rien. — J'en ai les preuves. — Où sont-elles? — Dans des lettres interceptées adressées au duc.... — Des lettres de la princesse? — Non, mais d'une de ses dames, confidente de tous deux; et voilà, poursuivit-elle, la principale cause de ma haine irréconciliable contre cet homme odieux qui, dans le même temps, se révoltant contre mon souverain, mon élève et mon frère, voulait répudier ma sœur!.... Je me suis laissé accuser d'injustice et de barbarie; j'ai eu la modération, par égard pour ma sœur, de ne jamais parler de ces lettres : mais je les ai gardées, je les déposerai dans vos mains, car c'est un devoir sacré pour moi de vous instruire de tout ce qui a rapport à la princesse que vous voulez épouser. Au reste, vous ne

verrez rien dans ces lettres qui puisse donner mauvaise opinion d'elle. Son inclination était en secret autorisée par son père; elle était persuadée que plusieurs circonstances rendaient le mariage du duc absolument nul, et que ma sœur elle-même en désirait la cassation; enfin je sais que, depuis quelques mois, cette princesse mieux informée a triomphé d'un penchant malheureux, et elle est si pieuse et si bien née, que vous n'en devez rien craindre pour l'avenir, si, comme je n'en doute pas, vous avez la prudence de tenir le duc d'Orléans constamment éloigné de la cour. Sans doute, s'il y restait, il échouerait dans l'infâme projet de séduire votre épouse; mais il pourrait faire tort à sa réputation.

Ce discours plein de noirceur ne fit que trop d'impression sur l'esprit du roi; il demanda les lettres. Ma-

dame alla les chercher et les lui remit; et elle acheva, en les commentant, de jeter dans le cœur de Charles tous les germes de la jalousie. Mais le roi avait une véritable tendresse pour Jeanne, et sa confiance en elle était entière. Madame avait bien pensé qu'il lui ouvrirait son cœur, et, comme elle ignorait la conduite secrète de Jeanne, et qu'il lui était impossible de deviner un dévouement généreux, elle était persuadée que, si la confidence du roi ne la brouillait pas entièrement avec le duc d'Orléans; du moins elle établirait entre eux une grande mésintelligence, et qu'alors, le duc n'étant plus servi auprès du roi avec le zèle ardent de l'amour, il serait facile de le perdre. En effet, Charles, incapable de dissimuler sa tristesse, fut vivement questionné par Jeanne, et lui avoua tout. Jeanne n'apprit pas avec indiffé-

rence que son frère allait épouser sa rivale : c'était un grand événement dans sa vie. Elle ne put se défendre d'une joie secrète, qui fut bientôt réprimée par mille pensées inquiétantes pour l'avenir..... Ne pouvant justifier le duc d'Orléans qu'en révélant tous ses secrets, elle n'en cacha aucun, du moins de ceux qui lui étaient personnels, et conta naïvement son histoire, en s'attachant surtout à faire valoir le caractère du duc d'Orléans. Seulement elle ne parla point du portrait d'Anne; elle rejeta sur le duc de Bretagne toutes les fausses espérances données à Louis, et elle tâcha de persuader le roi que la princesse n'avait eu pour Louis que le simple sentiment de préférence qu'une jeune princesse bien née prend facilement pour celui qu'on lui destine pour époux. Enfin, elle n'oublia pas d'insister sur le sacri-

fice que le duc d'Orléans lui avait fait d'une passion dont elle assura que la raison l'avait guéri. Elle ne fit aucune réflexion sur la conduite de Madame, se rappelant qu'elle était toujours sa sœur, et remettant au ciel le soin d'éclairer le roi sur son affreux caractère. Cette explication, qui dura près de quatre heures, toucha sensiblement le roi, et redoubla son affection pour une sœur si digne d'être aimée. Jeanne, dans ce long entretien, justifia le duc d'Orléans, et calma la jalousie du roi, mais sans la lui ôter entièrement.

Tandis que Charles et Jeanne se livraient aux doux épanchemens d'une confiance réciproque, Madame était seule renfermée dans son appartement. Depuis qu'elle avait perdu le pouvoir souverain, il ne lui restait pas un ami véritable ; mais elle avait conservé un grand nombre d'espions, elle s'étati

formé un petit conseil secret de délateurs, et, lorsqu'elle en était entourée, et qu'elle les écoutait, elle croyait gouverner encore. Elle savait que le roi était enfermé avec Jeanne; en calculant les heures écoulées depuis le commencement de cette conférence, elle imagina facilement que Charles révélait tout, et elle brûlait d'impatience de connaître le résultat de cet entretien. Dans cette attente, les deux battans de sa porte s'ouvrent, et l'on annonce la duchesse d'Orléans. Madame, charmée, ne douta point qu'elle ne vînt lui confier son ressentiment contre le duc d'Orléans, et se rallier à elle. Dans cette pensée elle se leva, et courut vers elle les bras ouverts; mais Jeanne, se reculant: Laissez, Madame, lui dit-elle, laissez ces perfides démonstrations! vous qui n'avez usé d'une autorité sans bornes

que pour intercepter des lettres, et pour plonger dans des cachots et des cages de fer les objets infortunés de vos injustes et barbares inimitiés ! Je vous avais pardonné tout ce que le duc d'Orléans a souffert, vous n'aviez plus de part au gouvernement, et vous étiez dans la disgrâce ; mais je vois que vous avez toujours le dessein de persécuter, et que vous croyez en avoir conservé le pouvoir : à cet égard, détrompez-vous. Le roi est équitable et bon, il m'aime, il m'écoute, je ferai toujours échouer vos complots ; je viens déjà de justifier le duc d'Orléans, et de lui rendre toute l'estime du roi. J'ignore l'art d'intriguer ; mais je sais défendre ce que j'aime, et je vous prouverai que, sous le gouvernement d'un souverain humain et généreux, il y a dans le courage et la droiture une puissance que les mé-

chans doivent redouter. A ces mots, la princesse se retourna et disparut, laissant Madame dans un étonnement égal à sa colère.

Jeanne, par une délicatesse fort naturelle, ne voulut point annoncer à Louis le mariage projeté du roi. Mais cette nouvelle devint bientôt publique, et Louis en éprouva un chagrin et un dépit qu'il ne fut pas en son pouvoir de dissimuler. Loin d'ouvrir son âme à Jeanne, il eut l'injustice de lui montrer du refroidissement et de l'humeur. Il connaissait toute sa bonté; mais il savait aussi que, dans les personnes les plus parfaites, les procédés sont souvent plus généreux que les sentimens; et c'est ce qui fait le mérite de la plupart de nos actions. Il n'y aurait point de sacrifices, si le cœur était toujours d'accord avec notre manière d'agir. Ainsi

Jeanne avait été capable de donner d'elle-même un plein consentement à son divorce, et en même temps elle voyait avec une satisfaction intérieure sa rivale s'enchaîner par un autre lien. Dans les grandes peines, nous supportons difficilement la présence de ceux qui trouvent quelque avantage dans ce qui nous afflige. Louis fuyait Jeanne, et cette malheureuse princesse, qui lisait dans son cœur, voyait avec un douloureux étonnement que sa passion pour Anne, qu'elle avait crue presque éteinte, était toujours aussi violente.

Six mois après, les négociations avec la Bretagne étant terminées, le mariage du roi fut solennellement déclaré, et la princesse arriva à Paris. Quel moment pour Jeanne que celui où elle parut pour la première fois en présence de cette princesse qui depuis

si long-temps occupait sa pensée! Qu'elle la trouva belle! et que son émotion s'accrut encore en voyant Louis, observé par le roi et par Madame, se troubler et pâlir en jetant les yeux sur elle!..... Anne rougit; mais son maintien fut parfait, parce qu'il fut simple et naturel; elle reçut tous les princes avec grâce, mais elle employa avec Louis une nuance de plus de politesse et de bienveillance, pour n'avoir pas l'air de vouloir dissimuler qu'il n'était point un étranger pour elle : un accueil plus froid eût décelé la crainte de rappeler d'anciens souvenirs, et de donner lieu à de malignes interprétations. Ensuite, elle s'occupa des autres personnes qui l'entouraient, et elle montra une grande liberté d'esprit. Était-ce sans efforts et sans calcul qu'elle se conduisit ainsi? Non, sans doute; mais ce fut sans

fausseté. C'était du tact, de la délicatesse, sans artifice. Les femmes, accoutumées dès l'enfance à contraindre les sentimens et les émotions de ce genre, ont naturellement à cet égard un empire sur elles-mêmes que les hommes ne peuvent avoir ; la pudeur, qui les rend si timides, fait alors leur force ; ainsi que toutes les vertus elle élève l'âme, et les rend capables de réprimer ou de déguiser les mouvemens secrets de leur cœur qui ne s'accordent pas avec leurs devoirs. Le malheureux duc d'Orléans sortit de cette première entrevue éperdu d'amour et accablé de douleur. Il ne pouvait se guérir en voyant presque tous les jours l'objet d'un sentiment si funeste, et il n'osait s'éloigner dans la crainte qu'on ne prît son absence pour un exil. Embarrassé avec Jeanne, mécontent de lui-même, subjugué par une passion sans espé-

rance; il tomba dans une mélancolie qui ne fut que trop remarquée. Le roi n'estimait plus la duchesse de Beaujeu; sa haine pour le duc d'Orléans lui rendait suspectes ses délations contre ce prince : mais cette animosité même donnait au roi l'assurance qu'il serait averti de tout ce qui pourrait lui déplaire. Il se promit de ne rien croire légèrement de ce qu'elle lui dirait, et se persuada qu'il saurait toujours distinguer la vérité de la calomnie. C'est une grande erreur, et c'est celle de beaucoup de princes. Quand ils ont assez de lumières pour être bien convaincus que leur auguste caractère et leur dignité leur imposent la loi de ne jamais écouter les délateurs ou les ennemis de ceux qu'ils veulent connaître, ils sont rarement injustes, parce qu'alors ils ne sont plus abusés. L'extrême jeunesse de Charles était

en ceci son excuse; d'ailleurs, il était amoureux, inquiet et jaloux : il eut la faiblesse de prêter l'oreille aux perfides insinuations de la duchesse de Beaujeu, et le malheur de recevoir toutes les impressions qu'elle voulut lui donner. La duchesse tâcha d'abord de s'emparer de la confiance de la reine, qui ne connaissait encore personne dans cette cour; mais ses avances furent reçues avec une extrême froideur, et elle perdit tout espoir en voyant que cette princesse se liait intimement avec la duchesse d'Orléans. De ce moment, elle regarda la reine comme son ennemie, et elle employa pour lui nuire tous les artifices et toute la méchanceté de son caractère. Sous prétexte de rendre compte au roi de ce qui se disait, elle prétendit que la tristesse du duc d'Orléans était remplie d'affectation, et qu'elle n'était

au fond qu'une continuelle déclaration d'amour faite publiquement à la reine, et que cette princesse devait en être choquée, et le traiter avec un dédain marqué; que l'on assurait que Jeanne, par une fausse générosité à la fois romanesque et criminelle, était la confidente du duc d'Orléans, et que l'on trouvait généralement que sa liaison avec la reine était au moins ridicule et déplacée. Tous ces discours, et beaucoup d'autres du même genre, envenimèrent l'esprit d'un jeune prince sans expérience; il devint sombre et rêveur avec la reine et avec Jeanne; il montra au duc d'Orléans une humeur qu'on ne lui avait jamais vue; et enfin il alla jusqu'à témoigner à Jeanne que son intimité avec la reine lui déplaisait. Ces deux princesses avaient pris l'une pour l'autre cette amitié solide qu'établissent si facile-

ment, et d'une manière si durable, la conformité des sentimens et des goûts et la sympathie de la vertu. Par une espèce de convention tacite entre elles, jamais le nom du duc d'Orléans ne fut prononcé dans leurs entretiens, jamais elles ne dirent un mot qui pût se rapporter à lui. Des projets de bienfaisance formaient les sujets de toutes leurs conversations. Anne fit plusieurs dons aux églises, par le conseil de Jeanne ; elle conçut le dessein de la réforme des hôpitaux, dont il fut décidé qu'elle partagerait l'inspection et la surveillance avec Jeanne ; et elle rédigea dès-lors le plan de l'institution des *Dames de la Cordelière*, qu'elle établit peu de temps après dans sa cour *.

Jeanne, également malheureuse

---

* Historique.

par son frère et par son époux, résolut d'aller passer quelque temps à Bourges avec ses religieuses; elle pensa que peut-être Louis s'apercevrait de son absence; qu'elle lui écrirait souvent, et qu'elle pourrait exprimer dans des lettres beaucoup de choses qu'elle n'osait lui dire dans la conversation, et qu'enfin elle goûterait mieux dans cette pieuse solitude les consolations de la religion, qui lui étaient devenues plus nécessaires que jamais. Louis parut surpris et péniblement affecté quand elle lui demanda la permission de faire ce voyage; et, lorsqu'elle fut partie, il lui sembla qu'elle l'abandonnait. Cette pensée acheva de l'accabler.

Dunois venait aussi de lui annoncer qu'il allait passer quinze jours dans son château, afin d'y faire placer dans sa chapelle un superbe tombeau en mar-

bre, que Jeanne avait fait faire par les plus habiles artistes de ce temps, pour renfermer les cendres de la comtesse de Dunois. Ce départ de Dunois parut aussi à Louis une espèce d'abandon : lorsque le cœur est profondément affligé, tout le blesse et redouble sa peine ; et Louis, en se représentant Jeanne devenue indifférente sur son sort, se trouvait seul dans l'univers... Je ne la rappellerai point, dit-il; elle a cessé de m'aimer, je le mérite ; l'une a perdu jusqu'au souvenir de l'amour malheureux qu'elle a trahi, et j'ai lassé enfin la constance de l'autre..... Il n'est plus un cœur sur lequel je puisse compter !.... La vie ne sera plus pour moi désormais qu'une insipide végétation !....... Ces pensées déchiraient son âme, et le jetèrent dans une misanthropie qui lui fit prendre la résolution d'aller s'enfermer dans une de

ses maisons de campagne, à douze lieues de Paris.

Tandis que, dans son humeur et son mécontentement, il accusait un cœur incapable de changer, Jeanne continuait tristement sa route, en ne pensant qu'à lui. Elle n'arriva à Bourges qu'au déclin du jour, et sur la fin du mois de juin. Les religieuses, privées depuis plus d'un an de sa présence, la reçurent avec une grande joie. On lui conta, dans la même soirée, que, peu de jours après son départ de Bourges, on avait admis au noviciat une inconnue d'une beauté extraordinaire, recommandée par l'archevêque; on ajouta que cette personne, qui faisait au monastère des dons considérables, cachait son nom et sa naissance; qu'elle édifiait tout le couvent par sa fervente piété, et que, son noviciat étant fini, elle devait

prononcer ses vœux le lendemain. Elle n'était entrée dans ce couvent que sous l'humble nom de *Madeleine*. Comme elle était en retraite pour se préparer à la cérémonie de sa profession, Jeanne ne voulut pas la voir; mais il fut décidé qu'elle lui donnerait le lendemain le voile noir. Lorsque tout le monde fut couché, Jeanne sortit de son appartement pour aller se promener seule dans le cloître. Au bout d'une demi-heure, se trouvant contre une des portes de l'église et la voyant entr'ouverte, elle entra dans cette église gothique, qui n'était éclairée que par la faible lueur d'une lampe qui, placée dans une petite chapelle, laissait presque toutes les parties de l'église dans l'obscurité. Jeanne marchait lentement : à mesure qu'elle avançait dans ce sanctuaire de la religion, elle sentait se calmer la dou-

loureuse agitation de son âme; les souvenirs, comme des songes légers, s'effaçaient de son imagination : un avenir vague, mais immense et majestueux, semblait se dévoiler devant elle. Cette sublime contemplation jette un voile heureux sur le passé, quand nul remords ne s'y oppose. Tout ce qu'on entrevoit et tout ce qu'on espère, dissipe et fait évanouir les illusions, les peines et les promesses trompeuses de la vie..... Jeanne entre dans le chœur, se met à genoux, et, levant ses mains innocentes et pures vers le ciel : Ô Dieu! dit-elle, délivrez-moi des tourmens d'un attachement passionné; laissez-moi toute la générosité d'une amitié véritable, et le zèle et l'activité que peut donner une pitié profonde; laissez-moi toutes les vertus de la sensibilité; daignez m'en ôter l'exaltation, qui se porte et se

fixe sur un seul objet ! que ce feu sacré, déposé pour l'éternité dans l'âme immortelle, que cette flamme divine s'épure chaque jour dans mon cœur, qu'elle ne s'y conserve désormais que pour s'élever jusqu'à vous, ô source intarissable de perfection et de lumière!.. Alors je retrouverai la paix intérieure et le repos dans l'ombre de la nuit! alors l'ingratitude et l'injustice ne me feront plus gémir en secret!... Comme elle disait ces paroles, elle s'arrête en tressaillant : elle entend à côté d'*elle* pousser un profond soupir...... Elle tourne la tête, et, ses yeux étant accoutumés à l'obscurité, elle voit distinctement une religieuse prosternée à deux pas d'elle. Jeanne devine dans l'instant que c'est la novice qui doit faire ses vœux le lendemain, et qui veut passer une partie de la nuit en prières. Jeanne se lève, et s'approchant

de la novice : Ame pieuse et désabusée des chimères de la vie, lui dit-elle, priez pour moi !.... A ces mots, la novice se soulève ; elle saisit le bas de la robe de la princesse, et le baise en sanglotant. Jeanne attendrie se penche vers elle, et prend une de ses mains, qu'elle serre affectueusement dans les siennes ; ensuite, craignant de la troubler, elle s'éloigne, sort de l'église, et regagne son appartement.

Le lendemain, l'heure de la cérémonie religieuse étant arrivée, Jeanne se rend à l'église, et se place au milieu du chœur : on amène la novice, dont le voile blanc était baissé. Jeanne, à laquelle on avait tant vanté sa beauté, l'attendait avec une curiosité mêlée d'émotion. La novice avança d'un pas chancelant ; Jeanne remarqua qu'elle tremblait.... La princesse reçoit des mains de la supérieure un voile noir ;

la novice se met à genoux : on détache son voile, on découvre son visage ; et Jeanne, avec un trouble inexprimable, reconnaît cette belle Athénaïs que le duc d'Orléans aima jadis.... Le dépit, la fierté, la honte, lui avaient fait quitter le monde ; le repentir la retint dans la solitude et l'y sanctifia, et elle venait achever d'expier ses fautes en s'ensevelissant pour jamais dans le monastère qu'elle savait que Jeanne avait fondé. La rivale de la duchesse d'Orléans devait en effet, en se consacrant à la pénitence, préférer cet ordre religieux à tous les autres. Les yeux baissés et les mains jointes, elle reçut le voile noir que la duchesse posa sur sa tête, et elle lui dit d'une voix basse et entrecoupée : *Pardonnez, et purifiez-moi*... — Ah ! reprit Jeanne, je dois vous envier, vous admirer et vous chérir !.... Après

avoir reçu le voile des mains de la princesse, la novice se relève, et, jetant sur Jeanne un timide regard, elle vit son visage couvert de pleurs..... Athénaïs joignit les mains avec l'expression la plus touchante, et en s'inclinant profondément. Après la cérémonie, Jeanne s'enferma dans sa chambre avec elle, et elle vit avec joie, par son entretien, que la religion, qui peut faire expier les plus coupables faiblesses, peut aussi guérir les plus profondes blessures du cœur.

Jeanne, qui avait écrit au duc d'Orléans en arrivant à Bourges, n'obtint pour toute réponse qu'un billet froid et laconique, qui mit le comble à ses chagrins et à son mécontentement. Le mariage du roi l'avait délivrée de la rivalité la plus dangereuse, et elle avait éprouvé une joie secrète, quoi-

qu'elle eût renoncé sincèrement à tous ses droits d'épouse; mais Louis aimait toujours passionnément la reine ; et il paraissait avoir oublié tous les sacrifices de Jeanne ; cette malheureuse princesse n'en avait plus à faire, et depuis cette époque elle n'était plus une victime intéressante, une héroïne toujours prête à se dévouer, et elle ne pouvait supporter l'idée de ne plus être aux yeux de Louis qu'une femme ordinaire ; elle savait que l'admiration et la reconnaissance se nourrissent bien rarement de souvenirs!... Le seul retour qu'elle pût attendre de Louis lui manquait; elle résolut enfin d'employer, pour se guérir du sentiment qu'elle avait pour lui, toute sa piété, et toute la force de son caractère, en conservant toujours tous les procédés de l'amitié la plus généreuse. Elle se rappela tout ce qu'elle

avait fait, tout ce qu'elle avait souffert ; et elle commençait à sentir pour la première fois que, si elle pouvait parvenir à modérer l'excès d'un attachement si passionné, ce serait pour elle un véritable bonheur, lorsqu'elle reçut une lettre de Dunois qui lui peignait la sombre tristesse du duc, et qui la conjurait de revenir. Hélas! dit-elle, ce n'est pas mon absence qui l'attriste; mais qu'importe? puisqu'il souffre, je dois être auprès de lui...... et elle partit sans délai. Elle fut effrayée de l'état où elle trouva Louis. Il était toujours seul à la campagne; il y recevait cependant Dunois, mais sa présence paraissait l'importuner. Ce n'était plus ce prince sensible et confiant sur lequel l'amitié avait tant de droits et tant d'empire. Pâle, abattu, farouche et silencieux, il n'espérait plus ni pitié ni consolation

Consumé par une passion devenue insensée autant que criminelle, il se jugeait lui-même avec une extrême rigueur. Cet amour n'était plus partagé ; nulle illusion ne l'empêchait de sentir et de connaître toute l'étendue de sa faiblesse. Cependant il ne fut pas insensible au retour inopiné de Jeanne : il aurait mille fois mieux aimé des reproches que l'abandon qu'il supposait ; mais, par une de ces bizarreries que donne si souvent l'humeur causée par de grands chagrins, il cacha le plaisir qu'il éprouvait en revoyant Jeanne, et même il affecta d'être fâché qu'elle vînt troubler sa solitude. Jeanne fut si profondément blessée, qu'elle eût tâché de montrer de l'insouciance, si elle n'eût pas été aussi frappée du changement de sa figure ; mais, inquiète de sa santé, elle pardonna tout, et

elle ne songea qu'à chercher les moyens d'adoucir ses peines. Elle employa tout son esprit et toute sa sagacité à pénétrer ce qui se passait dans ce cœur aigri et désolé, et bientôt, par sa douceur et sa tendresse, elle vint à bout de relever son courage, et de le raccommoder peu à peu avec lui-même. Touché de tant de soins et de persévérance, Louis rouvrit à la confiance son âme abattue; l'amitié le rattacha à la vie; il crut qu'il pouvait surmonter un penchant coupable, puisque Jeanne l'estimait encore, et qu'elle l'aimait toujours. Il resta trois mois à la campagne dans cette retraite, où Dunois seul fut admis. Ce dernier allait quelquefois à Paris, il en rapportait les nouvelles, et, dans son dernier voyage, il apprit la disgrâce complète de la duchesse de Beaujeu. La reine, plus âgée de trois ans que Char-

les, et réunissant un grand caractère à un esprit supérieur, s'aperçut facilement que Madame n'était occupée qu'à lui nuire, et que Charles recevait d'elle les plus fâcheuses impressions; Anne eut avec ce prince une longue explication. La conduite de la reine était si pure, qu'elle n'aurait pas eu besoin pour se justifier de l'ascendant que lui donnait sur l'esprit de Charles, l'amour qu'il avait pour elle. Le jour même de cet entretien, la duchesse de Beaujeu partit précipitamment pour Chantelle, et n'en revint jamais *. Sa subite disgrâce fut pour elle un malheur sans espoir et sans dédommagement, et qui n'eut même pas l'éclat qui console toujours un peu l'orgueil. On y applaudit sans étonnement, on ne daigna pas s'en occuper.

---

* Historique.

Cette femme altière, dont toutes les passions étaient si violentes, passa dans un exil éternel les restes flétris d'une vie consacrée jusqu'alors à l'ambition; après avoir mérité la haine, par l'abus d'une autorité sans bornes, elle s'était attiré le mépris en se réduisant, malgré son rang, au rôle subalterne d'une intrigante; la Providence la condamna sans retour à l'obscurité; ses ennemis même l'oublièrent, c'était assez se venger d'elle.

Le duc d'Orléans reparut à la cour dans le moment où l'on faisait de grands préparatifs de guerre contre l'Italie. Charles annonça qu'il se mettrait à la tête de ses troupes : Louis sollicita vivement la permission de le suivre; il obtint un commandement considérable. La reine fut déclarée régente durant l'absence de Charles,

et l'armée se mit en marche dans les premiers jours du printemps *. Je ne dépeindrai point les douleurs de Jeanne en recevant les adieux de Louis revêtu de son armure guerrière : quelles sont les femmes parmi nous qui depuis vingt-cinq ans n'ont pas éprouvé, pour un des objets de leur affection, cet affreux déchirement de cœur?... Les femmes sont toujours les plus touchantes victimes d'une longue guerre : l'ambition et la gloire familiarisent promptement avec la fatigue et les dangers ; mais comment s'accoutumer à craindre chaque année pour ce qu'on aime, tout ce qu'une imagination épouvantée peut se représenter de plus terrible et de plus tragique !...

Jeanne savait que Louis, en allant

* Historique.

combattre sous les ordres de son roi, brûlait du désir de purifier les talens et la valeur qu'il avait montrés à la bataille de Saint-Aubin. Ainsi, elle était certaine que, non-seulement il s'exposerait à tous les périls, mais qu'il les rechercherait avec ardeur. Au milieu des mortelles inquiétudes qui l'agitaient, Jeanne connut mieux que jamais toute l'énergie du sentiment qui attachait son existence à celle de Louis. Elle voulait aller s'enfermer dans son monastère de Bourges; mais la reine la retint; elle avait besoin de pleurer avec elle..... Ces deux princesses, si dignes de s'apprécier mutuellement, passaient ensemble, tête à tête, presque toutes leurs soirées. Il n'y fut jamais question du duc d'Orléans : on y parla peu; mais on s'affligeait ensemble. Jeanne partageait sincèrement les inquiétudes sur un frère qu'elle ché-

rissait ; et sans manquer à ses devoirs. Anne, dans ces momens d'alarmes, pouvait s'attendrir sur les dangers où se trouvait exposé l'objet de ses premiers sentimens : le péril ne ranime pas l'amour éteint par la vertu, mais il en retrace toujours quelques souvenirs ; et pouvait-elle ne pas se rappeler les inquiétudes déchirantes qu'elle avait éprouvées à l'époque de la bataille de Saint-Aubin ? Souvent, pendant des heures entières enfermée avec Jeanne, pressant ses mains dans les siennes, elle gardait le silence ; mais leurs larmes coulaient, et elles s'entendaient !....

Anne montra pendant sa régence la fermeté, l'économie, la justice, la bonté, la vigilance, qui font révérer le suprême pouvoir ; car les véritables talens des grands souverains sont des vertus. En s'occupant avec

activité des affaires, Anne se forma une cour digne d'elle; on y vit régner avec elle la piété sans rigorisme, et la gaieté unie aux bonnes mœurs et à la décence. Ce fut elle qui établit les filles d'honneur *, dont la jeunesse et les grâces firent l'ornement de la cour. Comme on pouvait prétendre à leur main, il était permis de chercher à leur plaire, et dans cette cour, à la fois austère et brillante, la galanterie pouvait s'allier avec les principes les plus sévères. Anne institua pour les femmes l'ordre de la Cordelière **; elle ne l'accorda qu'aux femmes distinguées par toutes les vertus dont elle-même offrait le modèle. Cet ordre s'étendit prodigieusement sous son règne; mais il ne survécut pas à son illustre fondatrice.

* Historique.

** Historique.

Cependant Charles, en Italie, se montrait digne de commander une armée française; sa marche et ses progrès furent également rapides. Dans cette brillante expédition, dont le résultat fut la conquête du royaume de Naples *, le duc d'Orléans se signala par d'éclatans exploits. Charles triomphant revint en France avec ses braves guerriers : quel retour que celui d'une armée victorieuse qui rapporte la paix! que de pleurs sont essuyés! Et, quand on ne craint plus la guerre, quel enthousiasme on a pour la gloire, lorsqu'on la voit couronner ce qu'on aime!

Jeanne reçut Louis avec des transports de joie qui le pénétrèrent d'attendrissement; il la serra dans ses bras, en lui disant tout ce que la re-

* Historique.

connaissance et l'amitié peuvent inspirer de plus tendre et de plus touchant. Le jour même il revit la reine ; et ce fut avec plus de trouble que jamais. Qu'il la trouva embellie, en songeant au mérite supérieur qu'elle avait montré durant sa régence !.... Le lendemain, sous prétexte d'aller se reposer des fatigues de la campagne, il quitta Paris, mais avec Jeanne, Dunois, et une partie de sa cour. Combien Jeanne s'y trouva heureuse ! Louis y fut si tendre et si confiant pour elle ! Il lui savait tant de gré de la justice éclatante qu'elle rendait aux grandes qualités de la reine, et de son amitié pour elle ! Jeanne se livra toute entière à des espérances qu'elle repoussait depuis long-temps. Elle pensa qu'elle lui était devenue si nécessaire, qu'il ne pourrait jamais se passer d'elle ; et, dans la disposition où elle était de

voir tout en beau, elle se persuada même que la passion qu'il avait pour la reine n'était pas un malheur, parce que ce sentiment le préserverait de tout autre attachement de ce genre. Enfin elle se répétait avec délices, que rien ne pourrait rompre désormais le lien qui les unissait.

Après avoir passé quelque temps à la campagne, Louis et Jeanne allèrent rejoindre la cour, qui était alors établie au château d'Amboise, où Charles et Jeanne avaient reçu le jour. En arrivant au château, on y trouva tout en rumeur; on courait de tous côtés vers les appartemens, on ne répondait point aux questions, on entendait seulement quelques personnes s'écrier : *En reviendra-t-il? est-il mort?* ..... O mon Dieu! dit Jeanne avec effroi, qu'est-il arrivé!... Ah! courons chez le roi!... On

descend de voiture, on entre dans le château, tout était désert dans les vestibules; on monte l'escalier et l'on trouve les gardes consternés et une foule de courtisans qui se précipitent vers Louis, l'entourent, le pressent et le proclament roi de France. Charles VIII n'existait plus; en se promenant dans la galerie du château, il venait de tomber mort dans la fleur de sa jeunesse et au milieu de sa cour. Une attaque d'apoplexie avait, en moins de quelques minutes, mis un terme à sa vie *.... Jeanne, à ce récit, pâlit, chancelle, et croit qu'elle va rejoindre son malheureux frère; elle penche sa tête défaillante sur l'épaule de Louis sans avoir la force de proférer une seule parole. Louis la conjure d'aller dans son ap-

---

* Historique.

partement, et charge Dunois de l'y conduire, en l'assurant qu'il ira bientôt la rejoindre; mais qu'auparavant il veut voir par lui-même s'il ne serait pas possible de rappeler le roi à la vie. Tous les secours furent inutiles, et Louis, après avoir rempli ce devoir, se hâta de quitter la chambre du roi pour aller retrouver Jeanne. En passant dans les appartemens, il aperçut le duc de La Trémouille, celui qui l'avait fait prisonnier à la bataille de Saint-Aubin, et qui depuis avait toujours été son ennemi; aussi fut-il le seul des courtisans qui ne lui eût pas déjà rendu ses hommages. A l'approche de Louis, il recula, et parut vouloir retourner sur ses pas; le roi l'appela, et, lui tendant la main : Approchez, lui dit-il, et avec confiance; car *le roi de France ne vengera point les injures du duc*

d'Orléans *. De ce moment, La Trémouille jura à son nouveau souverain la fidélité qu'il avait eue pour son prédécesseur; et il tint parole.

Louis, en traversant presque tout le château, fut suivi d'une multitude de personnes de tout rang et de tous les états; car, dans le désordre que causait un événement si imprévu, ceux même du dehors entraient librement dans le palais, et une foule de gens du peuple se joignit à celle des courtisans. Louis, avec un maintien plein de décence, et par conséquent qui exprimait l'attendrissement et la tristesse, trouva le moyen de les accueillir tous par l'expression de ses regards, et par quelques mots qui s'échappaient du fond de son cœur. On avait aimé Charles; mais

* Ses propres paroles.

on n'a pas le temps de regretter les meilleurs rois dans les premiers momens d'un nouveau règne ; on forme alors tant de projets ! L'espérance et l'ambition occupent si vivement tous les esprits ! On attendait beaucoup de Louis ; d'heureux pressentimens annonçaient un roi paternel, et l'amour du peuple payait d'avance les bienfaits de l'avenir.

Enfin, Louis se sépara de son nombreux cortége à la porte de l'appartement de Jeanne. Il entre avec la plus vive émotion qu'il eût jamais éprouvée. Il va remplir un grand devoir, mais qui lui coûte le plus douloureux de tous les sacrifices ! Et cependant il se plaît à en mesurer l'étendue ; il sait apprécier ce bonheur si rare dans la vie, de pouvoir montrer par une seule action toute la bonté, toute la force de l'âme la plus sensible et

la plus élevée..... Il croyait trouver Jeanne dans sa chambre avec Dunois : on lui dit qu'elle a voulu être seule et qu'elle est dans son cabinet ; il y va, ouvre la porte, et voit Jeanne à genoux, implorant la puissance suprême qui soutient son courage. En entendant du bruit, elle se relève et se retourne ; elle voit Louis venant à elle les bras ouverts, elle tombe assise sur son prie-dieu. Louis s'approche, se jette à ses pieds, en disant d'une voix tremblante : Je puis enfin vous prouver ma tendresse et ma reconnaissance !.... O vous ! digne de monter sur le trône de l'univers, si cet empire existait, vous, que mon cœur préfère à tout....... recevez de votre époux le serment d'une inviolable fidélité !.... Qu'il m'est doux de le renouveler, quand je puis vous offrir une couronne !.... A ces mots,

il s'arrête, et baisse des yeux remplis de larmes.... Jeanne presse une de ses mains contre son cœur: Je vous reconnais, dit-elle; la grandeur de votre âme fera toujours ma félicité et ne m'étonnera jamais.... Laissez-moi consacrer ce jour de deuil à la retraite, aux pleurs, à la prière !..... Demain.... je vous répondrai... Mille soins importans doivent vous occuper aujourd'hui.... Allez.... ce jour pour moi appartient tout entier à la religion et au souvenir de mon malheureux frère !.... A ces mots, Louis baise à plusieurs reprises ses deux mains, et lui obéit en silence....... Lorsqu'il fut à la porte du *cabinet*, Jeanne s'élance vers lui: Je ne vous ai point remercié, dit-elle en jetant ses deux bras autour de son cou; embrassez-moi.... Adieu !.... Ce dernier mot fut prononcé avec un accent

déchirant.... Louis tressaille ; mais aussitôt Jeanne se dégage de ses bras. Louis s'éloigna et disparut, et l'infortunée Jeanne, désormais seule dans l'univers, retombe à genoux, et, sans avoir la force de prier, ne pouvant que souffrir, elle reste plus de deux heures dans cet état d'accablement...... Enfin, rappelant tout son courage: Allons! dit-elle, maintenant il faut agir!..... Du moins, il m'a laissé jusqu'à la fin un rôle digne de moi...... Oui, j'en suis sûre, dans l'illusion de sa généreuse amitié, il a pu penser un moment que j'accepterais ces offres séduisantes; mais quelques instans de réflexion sur ma conduite passée suffiront pour l'éclairer.... Allons, remplissons ma triste destinée !.... A ces mots, elle appelle ses femmes, et donne tous les ordres nécessaires pour son prompt

départ, fixé vers le milieu de la nuit; et, après avoir prescrit le plus profond secret, elle renvoie ses femmes, prend une écritoire, et fait une espèce de testament en faveur des personnes qui lui étaient attachées, de ses domestiques et de ses pauvres. Ensuite elle tire d'une boîte le portrait d'Anne que Louis lui avait sacrifié dans la prison; elle veut le joindre à son testament avec la réponse qu'elle a promise pour le lendemain; quand Louis à son réveil recevra ce paquet, elle sera déjà loin de lui sur la route de Bourges !....

A six heures du soir, elle entendit distinctement un peuple immense, rassemblé dans les cours, crier à plusieurs reprises : *vive Louis XII*.... Ces cris lui percèrent le cœur : Infortuné Charles! dit-elle en versant un torrent de larmes, notre sort à l'un et à l'autre

fût de n'être pas aimés!.... Hélas! il n'est vivement regretté que par sa malheureuse sœur! Il vient d'emporter dans la tombe toutes mes espérances! Je n'ai même pas celle de laisser plus de regrets que n'en cause sa perte.... Un trône et l'amour permettront-ils de s'affliger de mon absence!... Eh! comment gémirait-on d'un sacrifice qui comblera tous les vœux secrets d'une passion si violente! En allant m'ensevelir pour jamais dans un monastère, en m'y fixant par des vœux irrévocables, coûterai-je seulement quelques larmes! Dans l'ivresse de leur bonheur, au milieu de l'éclat qui va les environner, arrêteront-ils leur pensée sur cette infortunée fille des rois, rejetée, répudiée, revêtue d'un cilice et cachée dans l'ombre d'un cloître!.... Sans doute la douleur mêlait trop d'amertume à ces cruelles ré-

flexions, et Jeanne le sentait au fond de l'âme ; mais elle n'en était que plus à plaindre : on n'est jamais injuste pour ce qu'on aime, que lorsqu'on est livré au plus profond désespoir.

A dix heures, on annonce un message du roi. Ce titre fait frissonner Jeanne ; on entre, et on lui remet, de la part de Louis, les pierreries appartenant à la couronne qu'Anne venait de renvoyer. Sur l'écrin ces mots étaient écrits de la main de Louis : *A la Reine de France.* Le cœur magnanime de Jeanne sentit vivement le prix de cette action. Anne, comme princesse devenue étrangère à la France, avait renvoyé ces pierreries ; Louis les avait acceptées, et, en les donnant à Jeanne, il la proclamait publiquement *Reine de France*.... et après un jour entier de réflexions.... Toutes ces idées, en s'offrant à la fois à l'imagina-

tion de Jeanne, ne changèrent rien à ses résolutions; mais cette malheureuse princesse y trouvait une digne récompense de son héroïque dévouement. Cette nouvelle preuve de l'attachement de Louis, ce triomphe éclatant de l'amitié sur l'amour versait un baume bienfaisant sur toutes les plaies si douloureuses de son cœur! Avec quelle satisfaction elle reconnut son injustice, et elle s'accusa d'ingratitude!.... Oui, dit-elle, j'emporterai son admiration, c'est m'assurer de ses regrets.....

A minuit, tout étant calme dans le palais, on vint l'avertir que sa voiture et ses chevaux étaient prêts.... Elle se trouble, et reste immobile pendant quelques minutes....... Tout à coup elle se rappelle qu'une des pièces de son appartement donne sur la grande cour, et que les fenêtres se trouvent

vis-à-vis celles de la chambre de son infortuné frère........ Elle se lève, se rend dans cette pièce, ouvre la fenêtre, passe sur le balcon, et demeure glacée de douleur et de saisissement à l'aspect du triste tableau qui s'offre à ses regards..... Le chaud était excessif et la nuit sombre; les fenêtres de la chambre de Charles étaient ouvertes, et la chambre tout illuminée par une infinité de cierges posés autour d'un lit de parade sur lequel on avait mis son corps revêtu des habits royaux; Jeanne, à la clarté des flambeaux funéraires, vit distinctement sur sa tête la couronne éclatante d'or et de pierreries que prêtait le respect à sa dépouille mortelle, fragile et vain ornement que la mort venait de lui ravir!..... et le sceptre de la puissance dans ses mains immobiles, prêtes à tomber en poussière!..... Jeanne fré-

mit, et, s'appuyant sur la rampe de fer du balcon : O mon frère! s'écrie-t-elle d'une voix entrecoupée de sanglots, quelle funeste conformité dans nos destins!... Ce fut dans cette même chambre que nous reçûmes l'un et l'autre le triste présent de la vie!...... Je t'y vois sur ton lit de mort; et ce jour termine aussi ma pénible existence; mais je dois souffrir une longue agonie.... Toute la pompe humaine s'est évanouie pour toi, et déjà j'ai renoncé à toutes les grandeurs de la terre!.... Quand on portera ton cercueil dans l'asile où reposera pour jamais ta cendre, j'entrerai aussi dans la tombe que je me suis préparée.....
En disant ces paroles, elle lève vers le ciel ses paupières appesanties : dans ce moment les nuages se dissipent, s'écartent et découvrent un azur éclatant, parsemé d'étoiles brillantes;

Jeanne se ranime, il lui semble que le ciel s'ouvre pour la recevoir ! Son âme si pure s'y élance.... Elle écoute avec ravissement.... Une voix céleste la console et lui rend tout son courage.... Elle se hâte de retourner dans son cabinet ; là, elle prend la cassette qui doit renfermer tout ce qu'on remettra de sa part à Louis ; elle y dépose les pierreries de la couronne, son testament, le portrait d'Anne, les superbes bracelets qu'elle reçut jadis de Louis, seule parure qu'elle ait portée ; elle les enveloppe dans un papier sur lequel elle écrit ces mots : *J'offre à* [illegible] *de plus précieux*..... Elle coupe ses longues tresses de cheveux blonds, qu'elle destine à Louis, dernier don d'un amour malheureux !... Il ne manquait plus que sa réponse à Louis ; elle reprend

sa plume, et, d'une main mal assurée, elle écrit ce qui suit :

« Celle qui a montré sur le trône » tant de talens et de vertus, ne doit » point en descendre.... Vous serez » le meilleur des rois, elle sera le » modèle des reines..... Puis-je être à » plaindre en emportant de telles pen- » sées !.... Je pars pénétrée de recon- » naissance pour vous !... Votre géné- » rosité a formé un lien sacré qui nous » unira toujours tous les trois, puis- » qu'elle m'a rendue l'arbitre de votre » destinée, et que votre bonheur sera » mon ouvrage. Votre félicité vous » rappellera mon souvenir, et j'en » jouirai comme du seul bien, et de » la seule gloire qui puisse désormais » me toucher.... Adieu !... je n'ai vécu » que pour vous aimer ! Je n'ai désiré » des grandeurs humaines que celles » qui pouvaient vous élever ; je n'ai

» goûté que les amusemens qui vous
» plaisaient ; ma vie entière n'a été
» qu'un sentiment et qu'une seule
» pensée dont vous avez été l'unique
» objet.... Ce n'est point la cour et le
» monde que je quitte ; je n'y ai vu
» que vous..... Je n'emporte qu'un
» souvenir !.... Adieu ! mon dernier
» soupir et mes derniers vœux seront
» pour vous !.... »

FIN DE LA DERNIÈRE PARTIE.





